L'AMOUR DANS TOUS LES QUARTIERS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN SEPT TABLEAUX,

PAR M. CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 8 Avril 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FLORESTAN	MM. Félix.
LE COMTE MAULÉON	Ferville.
ROCHONNET	Leclère.
LÉONARD	Hippolyte.
MÉROVÉE	Deshirons.
CAMALÉIKA, charlatan	Ludovic.
PÈRE ANACRÉON, joueur d'orgues	Ballard.
NINI	Mmes Figeac.
MADAME PÉRUCHELLE	Guillemin.
LA COMTESSE	Thénard.
INDIANA	Juliette.
CLAIRE	A. Beauchêne.
CATHERINE	Laverny.
MADAME SAINT-LÉON	Morel.
UNE BOURGEOISE	Derval.

La scène se passe à Paris.

Nota. — Les indications sont prises de la salle : l'acteur le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une forêt. — Au fond, un chemin creux. — Au milieu du théâtre, au troisième plan, un gros arbre dont le tronc est creux et qui présente une ouverture faisant face au public.

SCENE PREMIERE.

NINI, *courant après un papillon.*

un devoir (des Sept Châteaux.)

Ce papillon
Ce gentil compagnon
Voltige gaîment sur mon chemin.
Mais hélas! pourquoi fuit-il soudain,
Quand sur lui, je veux mettre la main.
Papillon si joli
Sois donc plus poli.
Et daigne au moins m'attendre.

(*Le premier papillon disparaît.*

Je double en vain le pas...

(*Le deuxième papillon paraît du côté du jardin.*)

Hélas! il n'a pas
Même l'air de m'entendre.
Il est enfin posé

Le prendre est aisé,
Approchons en silence.
(*Il disparaît.*)
Et quoi, me planter là,
C'est mal quand déjà,
L'on a fait connaissance.
(*Le premier papillon reparaît et disparaît à la fin du morceau.*)

REPRISE.
Ce papillon, etc.

Allons, il paraît qu'il en est des papillons de la forêt comme des amoureux du village, il est dit que je ne pourrai pas en attraper un seul... crac, lorsque je crois mettre la main dessus, plus personne... Pauvre Nini, je vois que j'ai bien fait de quitter Sénancourt pour me rendre dans ce Paris qu'on nous représente si beau, si grand, si éclairé.. Ah! la capitale, c'est là qu'on doit être heureuse! aussi, j'entendais si souvent parler de ses plaisirs, de ses joies, de ses merveilles, que je n'ai pas pu y tenir, et, malgré les conseils, les avis de madame Duflot, ma maîtresse couturière, crac, ce matin, je me suis mise en route... et à pied encore... je n'en puis plus; heureusement que, pour achever ma route, je prendrai la diligence qui relaye à la lisière de cette forêt... (*elle va s'asseoir sur un banc à gauche*). C'est drôle, on dirait que le temps se couvre, et que nous allons avoir de l'orage... il ne me manquerait plus que ça... ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais perdu... *elle cherche sur elle*) non, la voici... (*elle montre une lettre*) une belle lettre de recommandation que madame Duflot m'a donnée pour une de ses anciennes bourgeoises de Paris. Comme ça, à mon arrivée, j'aurai de l'ouvrage! trente sous par jour, je n'en gagnais que quinze au village... il est vrai qu'à Paris, trente sous ne sont pas grand chose... et pourtant...

AIR : *de madame Favart.*

Claire, ma petite compagne,
M'écrivait qu'à ce prix, elle a
Maison de ville et de campagne,
Calèche, loge à l'Opéra.
Pour trente sous, mener semblable vie,
C'est inoui, mais ça doit me prouver
Qu'avec beaucoup d'économie,
On finit par s'y retrouver.

Et puis, une fois à Paris,, c'est là que je trouverai des épouseurs... ce ne doit pas être comme au village, où ils se disaient tous : elle est gentille, Nini, mais bah! elle n'a rien... Rien! vous êtes bien difficile, messieurs, et cette petite mine éveillée, ce petit pied, cette petite tournure pas trop mal tournée... et toutes ces bonnes qualités qui ne se voient pas et qu'elle vous eût apportée en ménage, ce n'est donc rien, ça?... Et cette riche parente, dans le faubourg Saint-Germain, qu'elle n'a jamais vue, qui ne veut pas la voir et qui lui défend de porter son nom .. ce n'est donc pas une famille, ça, hein?.. (*Orage. A ce moment la nuit vient par degré*). Oh! mais voilà le temps tout-à-fait couvert, et, seule, au milieu de cette forêt... comment me préserver de l'orage? Ah! ce gros arbre, au besoin, je serai toujours à l'abri en attendant la diligence... Quand je pense à ce que m'a dit la vieille bergère de chez nous, que j'ai été consulter avant mon départ : (*imitant une vieille femme*) Mon enfant, vous allez à Paris, et vous voulez savoir si vous vous y marierez... retenez bien ceci : le premier homme que vous rencontrerez sur votre route sera votre époux... » Mon époux, le premier homme que je rencontrerai! en voilà une prédiction! aussi fallait voir comme j'ouvrais de grands yeux en chemin... J'en ai bien rencontré quelques vieux, mais j'ai tourné la tête, ça ne doit pas compter... et en fait de jeunes, je n'ai vu qu'un papillon... Faut être juste, il y a bien des hommes qui sont papillons, mais un papillon n'est pas un homme. Ah! si je me mariais, je sais bien comment il me faudrait un mari... d'abord, je le voudrais jeune, bien jeune; pour avoir plus de temps à l'aimer.... et puis tendre, confiant, aux petits soins... cela doit être si doux d'être câlinée... puis, quant au physique, pourvu qu'il ne fût ni bien ni mal. , (*se levant*) Ah! mon Dieu! j'y pense.. mais en prenant la diligence, le premier homme que je rencontrerai sera le conducteur... et ces conducteurs qui sont si gros, si lourds... (*orage, à ce moment un éclair brille; le tonnerre gronde.*) Un éclair!... ah! mon Dieu! le tonnerre à présent, et la pluie qui tombe, et la diligence qui n'arrivera qu'à cinq heures... et vite dans mon gros arbre.

AIR :

Quel vilain temps, mon Dieu!
Le ciel est tout en feu :
Certes, j'ai du courage ;
Mais je tremble pourtant...
Mettons-nous un instant
A l'abri de l'orage.

FLORESTAN, *en dehors.*
Avancez donc

NINI.
Un jeune homme, un garçon,
Quelle mise élégante!
Qu'il est gentil.
Si c'était mon mari,
Que je serais contente!

FLORESTAN, *entrant.*
(*Suite de l'air.*)
Mon oncle, avancez donc,
Je suis en retard.

ROCHONNET.
Non.

C'est trop d'impatience
Déjà, nous approchons
Et nous arriverons
Avant la diligence.

SCENE II.

ROCHONNET, FLORESTAN, NINI.

FLORESTAN, *faisant courir Rochonnet.*

Mais je vous assure, mon oncle..

ROCHONNET.

Doucement, doucement donc, Florestan.

NINI.

Il se nomme Florestan, le joli nom !

ROCHONNET.

Est-ce que le ciel t'a concédé un oncle pour lui faire sauter les ravins, franchir les haies, escalader les murs... vrai, tu n'économise pas ton oncle...

FLORESTAN.

Eh quoi! mon oncle, vous vous refusez...

ROCHONNET.

A la course au clocher?... oui... ce genre d'exercice ne rentre plus dans mes moyens, et d'ailleurs c'est inutile : tiens, regarde, la poste est à deux pas d'ici, (*tirant sa montre*) et la diligence ne doit passer que dans un quart d'heure.

NINI.

Ciel! il va à Paris... comme moi .. ô ma prédiction!

FLORESTAN

Allons, mon oncle, embrassons-nous encore et partez... il va pleuvoir à verse, et je craindrais...

ROCHONNET.

Qu'importe une averse quand on a de la sensibilité et un parapluie... non, non, je veux consacrer ces quinze minutes à te donner d'utiles conseils...

NINI.

Juste comme madame Duflot.

ROCHONNET.

Tu ne sais pas, Florestan, ce qu'on peut faire de morale en un quart d'heure.

FLORESTAN.

Mon oncle, vous devez retarder...

ROCHONNET.

Qu'est-ce à dire ?

FLORESTAN, *à part.*

Quelle patience! (*haut*). Eh bien ! parlez, je vous écoute. (*ici on entend gronder le tonnerre*) Là, quand je vous le disais, hein? quel coup de tonnerre!

ROCHONNET.

Tant mieux, ce bruit m'inspire. La foudre à côté de la morale, c'est de l'harmonie imitative.

AIR : *J'en guette un petit.*

Contre la tourbe créancière,
Et lorsqu'il n'a ni feu, ni lieu,
Un oncle est un paratonnerre
A l'usage de tout neveu.
Mais ce neveu, mon neveu, doit tout faire
Pour appeler la foudre rarement
Et doit surtout s'il est aimant
Ménager son paratonnerre,
Ménager ton paratonnerre.

FLORESTAN.

Je le ménagerai, mon oncle, je le ménagerai.

ROCHONNET.

Et tu auras raison... tiens, viens-là, sous ce gros arbre.

NINI.

Ah ! mon Dieu!

ROCHONNET.

Nous serons tout-à-fait à l'abri. (*Ils se placent sous l'arbre, mais de côté, de sorte que Nini est toujours en vue du spectateur.*) (1)

NINI.

Si j'écoute, ce ne sera pas ma faute.

ROCHONNET.

Vois-tu, Florestan, je t'aime bien, je t'aime autant qu'un oncle peut aimer... tu étais premier clerc dans l'étude de maître Bonnard, à Saint-Remy, notre endroit ; tu avais suivi tous tes cours en Provence, et certes, à l'âge de vingt-cinq ans, tu es bien notre premier jurisconsulte... mais il fallait que je payasse ta pension, que je t'habillasse, que je te blanchisse!.. eh bien ! quand tu as voulu me quitter pour aller à Paris, et que tu as ajouté : Mon oncle, je ne vous demanderai rien, vous n'entendrez plus parler de moi, que t'ai-je répondu ?

FLORESTAN.

Va!

NINI.

C'est d'un bien bon oncle!..

ROCHONNET.

Oh! d'abord, il y a eu combat... je me disais : C'est le fils de ma sœur... c'est mon sang... mais puis-je empêcher mon sang de devenir un Démosthène, de gagner cent mille livres de rente...

NINI.

Cent mille livres de rente.

FLORESTAN.

Mais mon oncle...

ROCHONNET.

Non, garde-les... je ne te les demande pas... moi, je n'en ai que cinq, ne me les demande pas non plus; car, maintenant que je suis assuré de ta fortune, je compte les placer en viager, ce qui m'en fera huit... ben ! ce n'est pas bête!

(1) Florestan, Rochonnet, Nini.

FLORESTAN.

Tout comme il vous plaira, mon oncle.

NINI.

Pauvre garçon! mais il nous ruine, nous et nos enfants...

ROCHONNET.

Par exemple, une fois que tu seras à Paris...

FLORESTAN.

Oh! Paris! que n'y suis-je déjà.

ROCHONNET.

Mais reste donc sous le parapluie, tu vas te faire mouiller...

NINI

Il a raison, si mon mari allait gagner un rhume.

FLORESTAN.

C'est que, voyez-vous, lorsque vous me parlez de Paris, je ne sais ce que j'éprouve, ce que je veux, ce que je fais... Paris, avec ses deux Colonnes, son Panthéon, ses Invalides, son Louvre, ses Tuileries...

ROCHONNET.

Tu vas te mouiller.

FLORESTAN.

Paris avec ses grisettes, ses lorettes, ses coquettes...

ROCHONNET.

Tu vas te mouiller.

FLORESTAN, *arrachant le parapluie des mains de son oncle.*

Paris, avec son gaz, ses théâtres, sa chaumière, son Prado..

ROCHONNET, *courant après lui.*

Eh bien! voilà que tu prends le parapluie pour toi tout seul.

FLORESTAN.

Ah! c'est que lorsque je pense à Paris...

ROCHONNET.

Vois-tu, Florestan, tu es jeune, tu es un superbe homme, à ta place, je commencerais par me marier.

NINI.

Ah! très bien, ça!..

FLORESTAN, *se plaçant avec son oncle sous le parapluie.*

Me marier, m'enchaîner, quand je puis être libre, heureux, voltiger de belle en belle.

NINI, *tristement.*

Comme le papillon.

FLORESTAN.

Non, mon oncle, non; plus tard, quand je serai comme vous, quand j'aurai la goutte... car, vous avez la goutte, vous, et ça m'a toujours donné à réfléchir, vous qui passez pour si sage, si vertueux...

ROCHONNET.

Ah! mon Dieu! ne va pas supposer... un héritage de mon grand père... c'est la seule chose dont il m'ait transmis la jouissance... et quand je dis jouissance... enfin, marie-toi plus tard, puisque telle est ta volonté; mais, au moins, choisis une femme riche...

NINI.

Ah ça! mais, il m'en veut donc ce vieux-là?

FLORESTAN, *quittant le parapluie.*

A quoi bon, une femme riche, puisque j'aurai cent mille livres de rente.

ROCHONNET.

Mets-toi donc à couvert.

FLORESTAN.

Une femme qui me plaira, à la bonne heure, et, tenez mon oncle, voilà comme je la voudrais (*Jour peu à peu.*).

AIR : *tout le contraire.*

Toujours d'une charmante humeur,

NINI.

J'ai la figure assez riante,

FLORESTAN.

Un vrai modèle de douceur,

NINI.

Je ne suis pas du tout méchante,

FLORESTAN.

De la grace dans chaque trait.

NINI.

Ah! combien mon âme est émue,
Il vient de faire mon portrait
Et pourtant, il ne m'a pas vue.

ROCHONNET.

Ah! voilà le ciel qui s'éclaircit et le beau temps qui revient, je puis fermer mon parapluie. (1)

FLORESTAN.

Et moi, me rendre à la poste.

ROCHONNET.

Un dernier conseil... quand tu seras à Paris, tu feras bien de choisir un quartier paisible, un quartier moral... tiens, l'on m'a parlé du quartier latin, ce doit être un quartier de savants; à ta place, j'irais demeurer-là.

FLORESTAN.

J'irai, mon oncle, j'irai, je vous le promets.

NINI, *lisant la suscription de sa lettre.*

Madame, Madame Péruchelle, rue Saint-Jacques, quartier latin... comme c'est drôle. (*Ici, on entend un bruit de grelots.*)

FLORESTAN.

Ciel! mon oncle, entendez-vous la diligence?

ROCHONNET.

Embrassons-nous!

FLORESTAN.

Vite, mon oncle!

NINI, *sortant de l'arbre et se dirigeant vers la poste.*

Ah! bientôt mon mari!

FLORESTAN.

Adieu, mon oncle.

(1) Rochonnet, Florestan, Nini.

SCENE III.

ROCHONNET, *seul.*

Allons, bon, je pleure, à présent, ce n'était pas assez de mouiller mon parapluie, il faut encore que j'inonde mon mouchoir... pauvre Florestan! que fera-t-il à Paris, privé des conseils de son oncle, de son mauvais sujet d'oncle! car, je puis me l'avouer à moi, quoique provincial, je fus un Don Juan de Marana, quelque chose comme Nabuchodonosor avant sa transformation, et quand je pense que cet innocent (*Ici, on entend le fouet du postillon.*) Eh quoi! la diligence repartirait déjà!.. oui, la voilà qui va passer... le cœur me bat... oh! que c'est donc bête, un cœur d'oncle... j'éprouve le besoin de m'appuyer contre cet arbre.

LE POSTILLON, *en dehors*

Oh! là, cocotte! oh! là!

ROCHONNET.

Le voici!

SCENE IV.

ROCHONNET, *en scène. La diligence passe au fond, dans un chemin creux, on n'en aperçoit que la moitié. Florestan est dans le coupé. Nini sur l'impériale.*

FLORESTAN.

Au revoir, mon oncle, portez-vous bien!

ROCHONNET.

Fils de ma sœur, je te donne ma bénédiction.

NINI.

Merci, mon oncle!

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

LE QUARTIER LATIN.

Le théâtre représente un hôtel garni du faubourg Saint-Germain. — Un vaste carré au cinquième étage, fesant face au public. — Des portes avec des numéros.

SCÈNE PREMIÈRE.

INDIANA, FLORESTAN, NINI.

Au lever du rideau, Nini met des papillottes à Florestan; et Indiana cire les bottes de Mérovée.)

INDIANA.

Cirer les bottes de celui qu'on aime, en voilà de l'amour.. D'abord, ça fatigue; ensuite, ça salit les doigts... mais bah! un coup-d'œil de Mérovée et ça parait tout naturel.

NINI,

à Florestan qui regardait Indiana.

Mon voisin, si vous tournez toujours la tête, je vous préviens que vous allez vous faire brûler...

FLORESTAN, *regardant Indiana.*

Que de dévouement, que d'abnégation!

INDIANA, *prenant une autre botte.*

A l'autre, maintenant.

FLORESTAN.

Indiana, vous eussiez été digne d'être la femme d'un Romain.

INDIANA.

Ah! les Romains avaient, j'en suis sûre, des procédés plus délicats...

AIR : *de l'artiste.*

Ils étaient moins despotes
Que vos étudiants.
Quel ennui que les bottes
Quand il fait mauvais temps.
Et la pauvre grisette
Dans le quartier latin,
En les cirant, regrette
Le cothurne romain.

FLORESTAN.

Certes, le cothurne était préférable; d'ailleurs, c'était une économie... pour le remontage

NINI,

roulant très vite les cheveux de Florestan.

Toujours elle. Voyez un peu s'il me regardera.

FLORESTAN.

Faites donc attention, ma voisine, vous me tirez les cheveux.

NINI.

Voilà ce que c'est que de tourner la tête.

FLORESTAN.

Ah! Mérovée est bien heureux.

INDIANA.

Oh! oui, il devrait l'être... car on se plait à reconnaître que je ne suis pas dépourvue de quelque grâce... hier encore, en allant chercher ma crême, un gros comme tout, et bien

couvert,.. m'a fait des propositions, mais des propositions.

FLORESTAN.

De vilaines propositions?

INDIANA.

Non, de superbes, financièrement... mais d'affreuses, moralement parlant.

NINI, *en train de friser Florestan.*

Tenez-vous donc, mon voisin.

INDIANA,

gesticulant avec ses deux bottes qu'elle a passées dans ses mains.

Il fallait voir comme j'ai rembarré ce gros lovelace... (*déclamant.*) Moi, trahir Mérovée, moi, consentir à ce pacte d'infamie, non, monsieur, non. (*Appuyant une botte sur son cœur.*) Tant que ce cœur battra...

FLORESTAN, *jetant un cri.*

Ah! vous m'avez brûlé.

NINI.

C'est votre faute, vous n'êtes occupé que de mademoiselle. Tenez, regardez-là tout à votre aise, vos papillottes sont mises.

FLORESTAN.

Je dois être cocasse ainsi... comment me trouvez-vous, Indiana?

NINI, *à part.*

Coiffez donc votre mari pour que ça tourne au profit d'une autre.

FLORESTAN, *à Indiana.*

Vous ne répondez pas.

INDIANA.

Est-ce que ça me regarde... sachez donc que pour Indiana, il n'y a qu'un homme dans le monde, et que cet homme est Mérovée, le roi des étudiants.

AIR : *toi qui connais les hussards* etc.

A lui, pour lui, mon amour, ma tendresse,
A lui, pour lui, mes soins et mon appui.
A lui, pour lui, mes bons mots, ma jeunesse.
Bref, ici-bas, je ne vis que pour lui.

A l'estaminet, quand sous son bras je me présente,
Chaque étudiant ôte sa pipe avec égard,
Et quelquefois même, on me voit majesté fumante,
Triomphalement conquérir la poule au billard.
A lui, pour lui, etc.

C'est mon Dieu, mon maître et j'adore mon esclavage,
Mais après l'hymen qui va nous unir pour jamais...
Il voudrait mon châle, il porterait ma montre en gage,
Bref, il me battrait, m'assommerait, que je dirais :
A lui, pour lui, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE. (1)

MADAME PÉRUCHELLE, *en dehors.*

Non, propriétaire, non, je ne giterai pas plus longtemps dans votre ménagerie.

INDIANA.

Tiens, c'est la Péruchelle, la maîtresse couturière de Nini.

NINI.

Ah! mon Dieu, comme elle paraît en colère.

MADAME PÉRUCHELLE,

(*entrant, et montrant un rat suspendu au bout d'un cordon de sonnette.*)

Suspendre un rat au cordon de ma sonnette... mais c'est donc l'arche de Noé que cette maison.

INDIANA.

Écoutez donc, un hôtel garni.

MADAME PÉRUCHELLE.

Garni, garni de rats... J'y perdrai toutes nos pratiques; aussi j'ai rendu ma clef, et dès ce soir...

INDIANA.

Comment, madame Péruchelle, pour un rat.

MADAME PÉRUCHELLE.

Je sais bien, mademoiselle, qu'il y a des maisons où un rat de plus ou de moins...

INDIANA.

Est-ce une personnalité, madame?

MADAME PÉRUCHELLE.

Je ne savais pas que vous prendriez ce rat mort pour une personnalité...

FLORESTAN.

Allons, la paix, la paix!..

INDIANA.

Eh! non, laissez-la parler... on sait bien pourquoi madame prêche aujourd'hui la sagesse.

MADAME PÉRUCHELLE.

Qu'est-ce à dire?

INDIANA.

Lorsqu'on est obligée comme elle de se faire teindre les cheveux, de mettre du rouge et de se mettre en rapport avec monsieur Oudinot pour le chapitre de l'embonpoint.

MADAME PÉRUCHELLE.

C'est une horreur, c'est une calomnie... au surplus, que m'importent les propos de cette femme? N'ai je pas mes souvenirs qui me consolent... J'ai été jeune aussi, moi... (*d'un air tragique et se promenant avec noblesse.*) J'ai été belle aussi, moi... j'ai eu des adorateurs aussi, moi.

INDIANA.

Bah!

NINI.

Comment! madame Péruchelle.

MADAME PÉRUCHELLE.

Oui, Nini, oui; mais les hommes, ah! quels monstres!.. Le dernier surtout, un polisson qui m'avait promis le mariage, le bonheur, la fortune, et qui disparut un beau jour, ne me laissant que 365 francs de rente.

INDIANA

Juste un franc par jour.

(1) Indiana, Florestan, madame Peruchelle, Nini.

FLORESTAN.

Vous devez bien le maudire dans les années bissextiles... (1)

MADAME PÉRUCHELLE.

Je le maudis toujours.., et si jamais je le retrouve.. (*d'un ton tragique.*) Aussi Nini, toi mon élève, pauvre fleur des champs qui viens t'épanouir au soleil de la ville, songe que l'air qu'on 'y respire peut étioler ton innocence, dessécher ta pudeur, faner ta vertu... et si tu veux te conserver belle et pure, odorante et suave, n'aime pas, n'aime jamais, cela fait trop souffrir.

INDIANA, *sur le même ton.*

Et mets ton cœur à la caisse d'épargne, merci!

MADAME PÉRUCHELLE.

Nini, ne l'écoutez pas, et promettez moi de quitter cette maison.

NINI,
regardant Florestan qui cause familièrement avec Indiana.

Oh! je n'ai plus rien qui m'y retienne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MÉROVÉE.

MÉROVÉE, *en dehors.*

Moquons-nous d'çà
Tra la la, etc.

INDIANA.

C'est la voix de Mérovée!

MADAME PÉRUCHELLE.

Allons bon, le plus mauvais sujet du carré, cette maison, c'est comme un omnibus, on peut crier : complet.

MÉROVÉE, *entrant.*

AIR : *Moquons-nous d'ça.*

Moi de la chirurgie
Je m'occupe assez peu,
J'ai choisi la folie
Pour mon unique Dieu.
Je suis l'un des adeptes
Du célèbre Musard.
Mais quant aux noirs préceptes
Du grand Corvisard.
Je m' moque de ça
Tra la la (*bis.*)
Tra la la la la la.
Que me fait Hyppocrate
Et que me fait hélas,
L'étude de la rate
Des jambes et des bras.
Pour triompher des prudes,
Du beau sexe amateur,
J'ai borné mes études
A l'étude du cœur.

(1) Madame Péruchelle, Nini, Indiana, Florestan.

Parlez-m'l d'ça
Tra la la (*bis.*)
Tra la la la la la.

INDIANA. (1)

Est-il gentil! venez ici, mon bichon, on ne dit donc rien à sa petite chachatte.

MÉROVÉE.

Indiana, du feu!

INDIANA

Oui, mon ange, tout de suite.

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Son ange!.. c'est son diable qu'elle devrait dire.

FLORESTAN.

Est-il adoré, c'est un pacha, ma parole d'honneur.

MÉROVÉE.

Florestan, j'ai fait tes invitations!

FLORESTAN.

Et l'on a accepté!

MEROVEE, *allumant sa pipe avec le feu que lui donne Indina.*

Oh! cela n'a pas été sans peine... j'ai eu à lever des scrupules... à vaincre des résistances... ils avaient de la peine à te pardonner ta réception comme avocat et ton dernier triomphe au barreau... écoute donc, un étudiant en droit qui travaille, qui perce... c'est d'un détestable exemple! Non, disaient-ils, non, c'est un piocheur, c'est un gâte-métier, c'est un ci, c'est un ça... mais alors, avec ce talent que je possède en dehors de la Faculté, j'ai plaidé ta cause, j'ai parlé champagne, dinde aux truffes, pâté de foie gras... ça leur a fermé la bouche, et dans une demi -heure, ils seront ici, avec ces demoiselle.s

INDIANA.

Est-il gentil, mon Mérovée... on ne fait donc pas une risette à sa maman.

MÉROVÉE.

Mon mouchoir.

INDIANA.

Oui, mon chéri!

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Son chéri, un grand gueux!

FLORESTAN.

Du champagne, des truffes, un pâté de foie gras... diable! mais il ne fallait pas...

MÉROVÉE.

Il fallait convaincre à tout prix!

INDIANA, *à Florestan, s'appuyant sur Mérovée.*

Tiens, n'allez-vous pas le gronder, ce pauvre trésor... dis donc, mon chat, es tu passé à la mairie.

MÉROVEE.

Oui, nos bans sont publiés, et dans huit jours, on saluera en toi madame Mérovée... donne moi ma canne, ma plus grosse.

INDIANA.

Ah! mon dieu! mais tu me fais trembler... et qui te force à prendre ?..

(1) Nini, madame Péruchelle, Mérovée, Indiana, Florestan.

MÉROVÉE.

Je vais chez un usurier, (*à Florestan.*) chez le tien, Florestan, pour cette lettre de change de trois cents francs...

NINI, *à part.*

Ciel ! il doit de l'argent !

MADAME PÉRUCHELLE.

Encore un mange tout.

FLORESTAN.

Ah ! cela est vrai, je suis bien inquiet, bien tourmenté, et si l'on venait à savoir... j'encourrais la radiation.

MÉROVÉE.

Allons, morbleu ! de la joie, de la confiance, je vais chez ton homme.

INDIANA, *se penchant et offrant sa joue.*

Vous ne m'embrassez pas?..

MÉROVÉE.

Allons, faites votre bonheur !

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Il me semble qu'à sa place, moi je le mordrais.

FLORESTAN.

Vous, Nini, aux provisions...

NINI, *à part.*

Elle reste, et Florestan seul avec elle ; oh! je ne serai pas longtemps.

FLORESTAN.

Si madame Péruchelle veut prendre part à notre petite fête.

MADAME PÉRUCHELLE.

Merci, je me déménage !

FLORESTAN.

Allons, à bientôt, et vive la joie !

AIR : *de l'abbé galant.*

Vive folie
Et table élégamment servie,
Vont réunir
Tous les disciples du plaisir.

MÉROVÉE, *à Indiana et à Florestan.*

Tous les deux, mettez le couvert...
Pour tes amis de classe,
Ta première cause, mon cher
Veut une cause grasse.

REPRISE.

Vive folie, etc.

(*Nini, Mérovée et madame Péruchelle sortent.*)

SCÈNE IV.

INDIANA, FLORESTAN.

INDIANA *allant chercher une table qui est sur le carré.*

Allons, à nous deux.

FLORESTAN, *réfléchissant.*

Seul avec elle... si j'osais.

INDIANA.

Ah ça ! je ne suis pas assez forte, est-ce que vous ne venez pas m'aider ?

FLORESTAN, *approchant la table.*

Si fait, si fait, c'est que je pensais...

INDIANA.

A quoi ?

FLORESTAN.

Vous avez dû vous apercevoir.

INDIANA.

De quoi ?

FLORESTAN.

Vous avez dû comprendre que je soupirais...

INDIANA.

Pourquoi ?

FLORESTAN.

Que je désirais vous offrir...

INDIANA.

La nappe... où diable trouver une nappe ? (*entrant chez elle.*) Ah ! ce grand drap tout blanc, qui m'est revenu de la lessive. (*Elle sort un instant et rentre bientôt après avec un drap sous son bras.*)

FLORESTAN.

C'est drôle, ce n'est pourtant qu'une grisette, et je n'ose pourtant pas... allons donc, du courage, Florestan... quand par état, on parle pour les autres, on ne doit pas être embarrassé pour soi.

INDIANA, *qui a étendu la nappe et apporté divers objets.*

Ah ! que c'est donc gentil, que c'est donc gentil ! et quand il y aura là dessus des assiettes, des couteaux, des couverts... voyons, les couteaux d'abord... ah ! les miens!...

FLORESTAN.

C'est incompréhensible ! mon cœur bat, ma tête brûle, et je ne trouve pas un mot, pas une expression...

INDIANA, *rentrant.*

Voici les couteaux.

FLORESTAN.

Mademoiselle, si vous connaissiez mes sentiments...

INDIANA, *suivant son idée.*

Ils n'ont pas le fil... mais c'est égal... (*Elle met les couteaux sur la table et sort.*

FLORESTAN.

Allons, bon, mes sentiments qui n'ont pas le fil. Aussi, a-t-on jamais vu parler sentiment à une grisette.

INDIANA, *revenant avec les assiettes.*

Maintenant voici les assiettes.

FLORESTAN.

Croyez bien que je ne suis pas un étudiant comme un autre.

INDIANA, *montrant au public une assiette tout écornée.*

Et dire que jen ai deux douzaines comme ça...

FLORESTAN.

Mais mademoiselle, vous n'avez pas l'air de me comprendre.

INDIANA.

Et vous, vous n'avez pas l'air de m'aider.

FLORESTAN.

Cependant, ces nombreux bouquets que vous avez bien voulu recevoir.

INDIANA.

Comment, c'était de vous ?

FLORESTAN.

Mais sans doute.

INDIANA, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

FLORESTAN.

Est-ce que vous ne les auriez pas conservés.

INDIANA.

Ah ! ah ! ah ! mais ce n'est pas moi, c'est Mérovée qui les a reçus, et si vous saviez ce qu'il en faisait.

FLORESTAN.

Qu'en fesait-il donc?

INDIANA.

AIR : *un homme pour faire un tableau.*

Au café, joueur assidu
Il y devait beaucoup de chose,
Mais il venait à l'Ambigu
De voir le Miracle des Roses.
Aussi vos fleurs, payant ses frais,
Sur le comptoir trouvaient leurs places
Et pour lui, vos charmants bouquets,
Se transformaient en demi-tasses.

FLORESTAN.

Ah ! c'est une indignité ! je suis trahi, je suis baffoué... mais je me vengerai, et vous aurez beau fermer l'oreille, je serai toujours là près de vous, et je vous aimerai tant, je vous le dirai si souvent...

INDIANA.

Mais monsieur, finissez donc, si quelqu'un, si Mérovée vous voyait...

FLORESTAN.

Tant mieux ! je voudrais qu'il me vît à vos genoux... comme cela.

NINI, *qui est entrée sur les derniers mots.*

Ciel !

INDIANA, *se sauvant.*

Ah !

FLORESTAN, *entrant chez lui.*

Nini ! elle avait bien besoin de venir...

SCÈNE V.

NINI *seule, un panier à la main.*

A ses pieds, ah ! c'est affreux... après cela, fiez-vous donc à ce que vous disent les vieilles bergères... oh ! c'est fini, je n'y crois plus... C'était bien la peine de me dépêcher tant, avec ça qu'un vieux monsieur me suivait dans la rue. (*Imitant la voix de Rochonnet.*) « Si mademoiselle voulait mon bras? mademoiselle pourrait glisser... » Comme si ces vieux-là vous offraient le bras pour vous empêcher de faire des faux pas... Mais Florestan, ce billet de 300 francs qu'il doit à un usurier... ah ! malgré qu'il ne m'aime pas... si je pouvais le sauver...

ROCHONNET, *en dehors.*

Ah ! ça mais, c'est donc au ciel qu'il habite?

NINI.

Cette voix, mais je ne me trompe pas, c'est celle du vieux monsieur qui me suivait tout à l'heure.

ROCHONNET, *en dehors.*

Heureusement je tiens la rampe.(*Ici, on entend dans l'escalier le bruit d'une personne qui dégringole.*).

NINI.

Aurait-il eu l'audace de me suivre. — Oh ! mon Dieu le voilà qui dégringole. ((*Allant au fond.*) Monsieur, monsieur, vous êtes vous fait mal ?

ROCHONNET.

Non, non, je tiens la rampe, ne faites pas attention.

NINI.

Il prend la rampe, il est temps.

.SCENE VI.

NINI, ROCHONNET.

ROCHONNET.

J'ai failli me rompre le cou, mais bah ! à la guerre comme à la guerre... (*Apercevant Nini.*) Je savais bien moi, que je la retrouverais!...

NINI.

C'est moi que vous cherchez, monsieur...

ROCHONNET.

Non, je cherchais mon neveu. — Mais je vous préfère, il n'y a pas de comparaison.

NINI, *à part.*

C'est drôle, j'ai déjà entendu cette voix là...

ROCHONNET, *l'agaçant.*

Il faut donc vous apprivoiser, petite sauvage. (*Il veut l'embrasser.*) (1)

NINI.

Monsieur, je vous prie de finir !...

ROCHONNET.

Je n'ai pas commencé.

NINI.

Vous me prenez pour une autre.

ROCHONNET.

Ecoutez, petite, on peut vous dire ça.

NINI.

Non, je n'entends pas ça...

ROCHONNET.

Ma parole d'honneur, je vous aime !

NINI.

Fi, que c'est vilain, à votre âge... avec une figure comme celle-là.

(1) Rochonnet, Nini.

ROCHONNET.

Vous voudriez me faire monter.

NINI.

Non, je veux vous faire descendre, au contraire, et tout de suite, allons, partez.

ROCHONNET.

Jamais... vous êtes trop jolie!

NINI, *à part.*

Mais où donc ai-je vu cette figure, où donc ai-je entendu cette voix?

ROCHONNET.

Foi de Rochonnet!

NINI, *à part.*

Rochonnet, l'oncle de Florestan.

ROCHONNET.

Il faut que je vous embrasse!

NINI.

Finissez, où j'appelle!

ROCHONNET.

Ton chevalier Fidèle... eh bien! qu'il vienne... je l'attends!

NINI, *à part.*

Oh! quelle idée!

ROCHONNET.

Nous romprons une lance en votre honneur!

NINI.

C'est ça que vous avez l'air d'y attacher un grand prix à mon honneur?

ROCHONNET.

Celui que vous voudrez... j'ai de l'aisance et je suis veuf... *Une fortune et ma main* sont à vos pieds, disposez-en!

NINI, *à part.*

Il y vient de lui-même (*haut.*) encore, faudrait-il être sûre qu'un amour si subit...

ROCHONNET.

Une épreuve, vous voulez une épreuve, je m'y soumets, demandez-moi ce que vous voudrez.

NINI.

Ce que je voudrai... (*à part.*) Essayons pour ce pauvre Florestan. (*haut.*) Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez de la fortune...

ROCHONNET.

De l'aisance... ah! j'ai dit de l'aisance.

NINI.

Si j'osais...

ROCHONNET, *à part.*

Un appel de fonds, bravo.

NINI.

D'abord soyez bien persuadé qu'il s'agit d'une bonne œuvre.

ROCHONNET.

Toujours, c'est convenu!

NINI.

Pour un pauvre jeune homme!

ROCHONNET, *à part.*

Son chevalier fidèle, connu!

NINI.

Il a fait de petites dettes que son oncle refuse de payer.

(1) Nini, Rochonnet.

ROCHONNET.

Qui est-ce qui m'a bâti un oncle comme ça.

NINI.

N'est-ce pas?... et je pensais que si vous étiez à sa place...

ROCHONNET.

Dites un mot, et je m'y mettrai... à la place de cet oncle...

NINI, *à part.*

Il ne crois pas si bien dire. (*Haut.*) Et vous paierez.

ROCHONNET.

Sans compter. . combien est-ce?

NINI.

Cent écus!

ROCHONNET.

Ah! bigre! la somme est majeure!

NINI.

Vous hésitez?

ROCHONNET, *à part.*

Mais la quêteuse est mineure, ça compense. (*Haut.*) Du tout, je trouve au contraire que c'est bien peu... cent misérables écus...

NINI.

Eh bien! mais alors, il y a les frais aussi qui se montent à cent vingt francs.

ROCHONNET.

Je n'en veux pas savoir davantage. (*A part.*) de peur que ça ne monte encore plus. (*Haut.*) Tiens, voilà de l'or; nous disons 420 francs.

NINI.

Il est sauvé, et ça ne sortira pas de la famille.

ROCHONNET.

Les voici et maintenant.

NINI.

Maintenant, je vais aller arrêter les frais, et retirer la lettre de change.

ROCHONNET.

Diable! et qu'aurai-je donc pour mon bienfait.

NINI.

Le plaisir d'avoir fait une bonne action.

ROCHONNET.

Rien que ça!

NINI.

Et puis mon amitié, mon estime.

ROCHONNET.

C'est toujours un commencement, je veux être votre Sigisbé...

NINI.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROCHONNET.

C'est espagnol, c'est andaloux; vous demeurez dans cette maison?...

NINI.

Voici ma porte!

ROCHONNET.

En ce cas, vous devez connaître mon neveu, M. Florestan?

NINI.

Voilà sa chambre.

ROCHONNET.

Mais alors, c'est ici que je veux passer le temps de mon séjour à Paris, et si l'une de ces chambre était vacante...

NINI.

A point nommé celle-ci que ma maitresse d'apprentissage a quitté.

ROCHONNET.

Alors, je vais aller trouver le concierge.

NINI.

C'est inutile, en voici la clé.

ROCHONNET.

Bravo! je vais m'y installer à l'instant, je tombe de lassitude.

NINI.

Et moi, courons vite chez l'usurier de M. Florestan.

ROCHONNET.

Ah! mais je fais une réflexion... (*Courant après elle*) Mademoiselle... ah! bah! de la méfiance, c'est indigne d'un Rochonnet... Ah! c'est ici que mon neveu habite? pauvre garçon! je suis sûr que je vais le surprendre en train de piocher...

FLORESTAN, *en dehors.*

Messieurs les étudiants
S'en vont à la chaumière.
Pour danser le cancan
Et la Robert-Macaire,
A mort.

ROCHONNET.

C'est sa voix!

SCENE VII.

ROCHONNET, FLORESTAN, *sortant de chez lui.*

Tiens, mon oncle.

ROCHONNET.

Oui monsieur, votre oncle qui voudrait bien savoir comment vous vous trouvez dans un hôtel garni!...

FLORESTAN.

Comment je m'y trouve! mais pas trop bien, allez mon oncle; dans ces hôtels harnis, quand on n'a pas le sou.

ROCHONNET.

Ah! ah! monsieur n'a pas...

FLORESTAN.

Je suis enfoncé à la profondeur du puits de Grenelle.

ROCHONNET.

Comment, malheureux, tu en es réduit?..

FLORESTAN.

Oh! moi et ma bourse nous sommes bien réduits... mais du moment que vous voilà... « Et puisque je retrouve un oncle si fidèle... »

ROCHONNET.

Mais tes études, tu n'as donc rien fait?

FLORESTAN.

Rien fait, mon oncle, vous lirez la *Gazette des Tribunaux!...*

ROCHONNET.

Il se pourrait?..

FLORESTAN.

Ca va vous paraître invraisemblable, parce que je vous ressemble... mais j'ai été beau...

ROCHONNET.

Toi?

FLORESTAN.

J'ai été superbe!

ROCHONNET.

Tu as été superbe, et tu ne me demandes rien... embrasse-moi.

FLORESTAN.

Oh! oui, je vous embrasse... mais j'ai intention de vous demander quelque chose...

ROCHONNET.

Des conseils, peut-être?

FLORESTAN.

Non!

ROCHONNET.

De l'argent, peut-être?

FLORESTAN.

Non pas peut-être... mais bien sûr...

ROCHONNET.

Florestan, il y a un an, avant de me quitter, vous m'avez dit: Mon oncle, je ne vous demanderai jamais rien.

FLORESTAN.

Eh bien?

ROCHONNET.

Si tu veux que nous restions amis, songe à ta promesse.

FLORESTAN.

Où donc entrez-vous, mon oncle?

ROCHONNET.

J'entre chez moi.

FLORESTAN.

Comment? vous demeurez...

ROCHONNET.

Ca ne te regarde pas...

SCÈNE VIII.

FLORESTAN, *seul.*

Et un auteur a osé s'écrier:

Qu'un oncle est un caissier donné par la nature...

On a bien raison de dire que la poésie embellit tout.. mais Mérovée ne revient pas, et ce fatal bil et, je suis d'une inquiétude.

SCÈNE IX.

FLORESTAN, LA COMTESSE DE MAULÉON.

LA COMTESSE.

Au cinquième, m'a-t-on dit... ah! madame Péruchelle... il faut que je tienne bien à vous.

FLORESTAN, *apercevant madame Mauléon.*

Tudieu! la jolie femme!.. Madame cherche quelqu'un?

LA COMTESSE.

Oui, ma couturière (*à part.*). Quand on plaide en séparation avec son mari, on ne saurait s'entourer de trop bons arguments, et le moyen d'avoir raison, c'est de paraître jolie.

FLORESTAN.

Madame Péruchelle est, je crois, sortie... voici d'ailleurs sa porte... mais sa première demoiselle doit être dans la maison, et je vais moi-même...

LA COMTESSE.

Je vous serai infiniment obligée, Monsieur...

SCÈNE X.

LA COMTESSE, *seule.*

Ah! ce pauvre comte! plaider en séparation par incompatibilité d'humeurs... il va se donner un ridicule... est-ce ma faute, si je suis jeune et s'il est vieux, si j'aime le monde et lui la retraite... est-ce ma faute, enfin, si j'aime tout ce qu'il n'aime pas, et si je déteste bien cordialement tout ce qui lui plaît... Heureusement, nous avons des juges à Paris, ils ne pourront me condamner à vieillir, et je le vois, lui, tenu de rajeunir et d'être aimable par arrêt de la première chambre... quelle bonne fortune pour la *Gazette des Tribunaux.* Mais voyons si madame Péruchelle est chez elle (*Elle frappe à la porte de madame Péruchelle.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Au numéro cinq et au cinquième, ce doit être là (*Il frappe à la porte de Florestan.*). On a bien raison de dire que l'éloquence est fille du ciel... et je ne m'étonne plus si, dans ses plaidoiries, ce jeune homme s'élève à une hauteur... influence de la localité.

LA COMTESSE.

Serait-elle effectivement sortie?..

LE COMTE.

Ah! ça, mais elle est donc sourde, l'éloquence?

LA COMTESSE.

Ciel! qu'ai-je vu!..

LE COMTE.

Hein? plaît-il?

LA COMTESSE.

Mon mari...

LE COMTE.

La comtesse! Et peut-on savoir ce que madame la comtesse vient faire ici?

LA COMTESSE.

J'allais vous adresser la même question.

LE COMTE.

AIR : *adieu, je vous fuis bois charmant.*

Ce n'est pas un secret d'Etat.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas non plus un mystère.

LE COMTE.

Je venais chez mon avocat,

LA COMTESSE.

Je venais chez ma couturière...
A vous, les traits ingénieux...

LE COMTE.

A vous la grâce et l'élégance.

LA COMTESSE.

Oui, nous venons ici, tous deux,
Chercher nos moyens de défense.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLORESTAN, NINI. (1)

FLORESTAN.

Madame, voici la première demoiselle de madame Péruchelle.

LA COMTESSE.

Je suis on ne peut plus reconnaissante.

NINI.

Mon Dieu! madame, c'est que ma maîtresse est sortie; j'ai bien chez moi la pelisse de madame la comtesse; mais on ne voit pas clair dans ma petite chambre, et vous faire essayer votre pelisse sur le carré...

LA COMTESSE.

J'en conviens, c'est assez original!..

NINI.

Si ces messieurs promettaient de ne pas regarder...

LA COMTESSE.

Oh! l'un d'eux est mon mari... et c'est si peu curieux, un mari.

NINI.

Permettez, c'est que l'autre est avocat, et Madame sait que les avocats...

LA COMTESSE.

Oui, c'est assez bavard... mais apportez toujours, il me suffira de jeter un coup-d'œil.

LE COMTE.

Avocat?.. est-ce à Monsieur Florestan que j'aurai l'honneur de parler?

FLORESTAN.

A lui-même.

(1) Nini, la comtesse, Florestan, le comte.

LE COMTE, *montrant la comtesse.*

Monsieur, je vais au fait... il s'agit d'une séparation avec madame...

FLORESTAN.

Comment? cette jolie dame...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur... Monsieur le comte ne veut pas qu'on me trouve jolie.

FLORESTAN.

Il aura beaucoup à faire.

LE COMTE.

Mais, monsieur, vous ne m'écoutez pas...

FLORESTAN.

Si fait... si fait... je vous suis...

LE COMTE, *à part.*

Il me suit, il me suit, et il regarde toujours du côté de ma femme (*haut.*). Vous saurez donc, monsieur, qu'au lieu de me prodiguer ses soins, madame passe ses nuits au bal.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu! oui, monsieur, j'ai la perfidie d'adorer la mazourka.

FLORESTAN.

La mazourka, mais je la danse aussi, moi, madame.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous la dansez?.. mais vous êtes un homme précieux, et j'espère qu'à mon prochain bal...

FLORESTAN.

J'aurai cet honneur !

LE COMTE.

Ah ça, monsieur, êtes-vous mon avocat ou celui de ma femme?

FLORESTAN.

Pardon, monsieur, je vous écoute.

LE COMTE.

C'est bien heureux!.. Un autre grief que vous ne manquerez pas de faire valoir, c'est que madame dépense un argent fou pour sa toilette

FLORESTAN.

Aussi convenez qu'elle est mise avec un goût...

LA COMTESSE,

à Nini, qui lui montre un échantillon.

Non, ce n'est pas le prix... mais je craindrais que le velours giroflée...

NINI.

Je vous assure, madame, que c'est ce qu'il y a de mieux porté.

LE COMTE.

Vous entendez, vous appuierez sur la toilette.

FLORESTAN.

Oh! je comprends parfaitement. Vous verrez quelles phrases ronflantes... « La toilette, cette ruine des ménages, cette plaie des familles, cette pomme de discorde.

LA COMTESSE, *à Nini.*

Non, vous avez beau dire, il nous faudrait l'avis d'un homme de goût.

FLORESTAN.

Un homme de goût, présent!

LA COMTESSE.

Comment, monsieur...

FLORESTAN.

Je m'entends un peu en toilette, et si vous aviez assez de confiance...

LE COMTE.

Monsieur, vous me permettrez de vous dire que cette conduite...

FLORESTAN.

Ah! mille pardons, nous en étions à la toilette. (*déclamant*). « Cette pomme de discorde, ce sacrifice à la mode. Ah! n'avons-nous pas raison de dire avec ce législateur romain : « Une femme ne doit être belle que par sa vertu...

LE COMTE.

Bravo!

FLORESTAN, *à la comtesse.*

A votre place, je mettrais des bouillons de satins, de grands biais en pareil, et une cordelière à torsade de soie.

LE COMTE.

Mais M. l'avocat.

FLORESTAN, *accourant près du comte.*

Ah! oui, la toilette, cette plaie des ménages, cette ruine des familles...

VOIX, *en dehors.*

Hohé, les autres, hohé!

LE COMTE.

Quel est ce bruit?

FLORESTAN.

Ah! mon Dieu!... mille pardons, Monsieur, mais des amis, un déjeûner de garçons...

LA COMTESSE.

Un déjeûner d'étudiants, je me sauve!

LE COMTE.

Aussi bien la présence de votre partie adverse vous donnait des distractions... à demain, chez moi, monsieur Florestan, voici mon adresse.

LA COMTESSE.

Mademoiselle ma couturière, n'oubliez pas de m'apporter cette pelisse...

NINI.

Non, madame.

LE COMTE, *donnant la main à la comtesse.*

Madame, pour aujourd'hui encore...

LA COMTESSE.

C'est juste, la séparation n'est pas prononcée. (*Ils vont pour sortir, on entend des éclats de rires dans l'escalier.*) Ah! mon Dieu, tous ces jeunes gens qui vont nous voir...

FLORESTAN.

Prenez le petit escalier, au bout du corridor, de ce côté.

LE COMTE, *sortant avec la comtesse*

Merci!

SCÈNE XIV.

FLORESTAN, NINI, MÉROVÉE, INDIANA, ÉTUDIANTS, GRISETTES.

AIR : *de la Parisienne.*

En avant, marchons,
Fièrement partons,
Les flacons, les pains, les oi's et les dindons,
Et mettons-nous à table.

MÉROVÉE.

Bataillon en avant, halte, présentez armes, haut armes, rompez vos rangs... arche! (*Tous les étudiants et les grisettes se débandent et poussent des cris de joie.*)

FLORESTAN.

Dites donc, les amis, vous êtes en avance.

MÉROVÉE.

Il n'y a rien de tel que l'estomac pour battre le rappel... à table!

TOUS.

A table! à table!

CHOEUR.

A table. (*bis.*)
Vive un repas aimable,
Que chaque étudiant
Pour fêter sa grisette,
Vende son code et mette
Sa garde-robe en plan...
A table, etc.

UN ÉTUDIANT.

Une chaise... il n'y a plus de chaises.

FLORESTAN.

Il n'y a plus de chaises! tiens, prends la moitié de la mienne (1).

NINI.

Les places sont-elles marquées?

MÉROVÉE.

Elles le sont naturellement, chacun à gauche de sa chacune, et que personne ne sente les coudes à droite.

INDIANA.

C'te bêtise, entre amis!..

MÉROVÉE.

Indiana, vous n'avez pas la parole!

INDIANA.

Je me tais, mon ange!

MÉROVÉE.

Et moi, je reparle: à la santé du héros de ce banquet!

TOUS.

A la santé de Florestan!

FLORESTAN.

Merci, merci, mes bons amis.

MÉROVÉE.

A ses succès futurs, à la brouille des familles, aux séparations de corps et de biens, aux coups de poing, aux coups de pied, bref, à toutes ces sources de calamité générale qui en font une de prospérité particulière pour messieurs les avocats.

TOUS.

Bravo!

MÉROVÉE.

Je bois à l'École de Médecine.... à l'École, pas à la médecine... je bois à Indiana et à toutes les grisettes du quartier latin.

TOUS.

Bravo!..

NINI.

Monsieur Florestan, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

FLORESTAN.

Une lettre!.. à propos de lettre, Mérovée, as-tu vu l'usurier?

MÉROVÉE.

C'est à peine; car en m'apercevant, il m'a flanqué la porte au nez; mais patience, si jamais je le rencontre...

FLORESTAN, *qui a ouvert sa lettre, se levant.* Juste ciel!

L'ÉTUDIANT, *placé sur le dossier de la chaise, roule par terre en criant.*

MÉROVÉE.

Qu'as-tu donc?

FLORESTAN.

Ma lettre de change acquittée.

MÉROVÉE.

Ah! bah!

FLORESTAN.

J'y suis, c'est lui, c'est mon oncle!

MÉROVÉE

Ton oncle?

FLORESTAN.

Il est ici!

MÉROVÉE.

Ton oncle est ici. (*chantant en improvisant l'air et les paroles.*

Passez-moi mon carnet,
Que j'improvise un sonnet
A l'oncle Rochonnet
Qui n'est pas un benêt.
J'en donne mon bonnet,
A boire, à boire, à boire,

TOUS.

Nous quitt'rons-nous sans boire,
Nous quittrons-nous
Sans boire un coup.

INDIANA.

Eh bien! eh bien! est-ce que nous en restons là?.. il fait froid ici.

MÉROVÉE.

Elle a raison, il faut réchauffer ça : le feu au punch!

FLORESTAN.

Qui est-ce qui l'y met?

INDIANA.

Moi, mais il me faudrait du papier.

MÉROVÉE, *lui donnant une lettre.*

En voici.

(1) Nini, un étudiant, Indiana, Mérovée, une grisette, Florestan, un étudiant assis sur le dossier de la chaise de Florestan.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

C'est une horreur, une infamie, une monstruosité!

TOUS.

La Péruchelle!

NINI.

Qu'avez-vous?

INDIANA, *jetant les yeux sur la lettre.*

Que vois-je! une écriture de femme!

MADAME PERUCHELLE.

Ce que j'ai? j'ai que je n'ai pas de logement... pas un placard à louer dans toute la rue Saint-Jacques... heureusement que je n'avais pas encore rendu ma seconde clef..... et je vais... (*Elle entre dans la chambre où est entré Rochonnet.*)

INDIANA, *parcourant la lettre.*

Ah! quel horreur!

FLORESTAN.

Mais elle va chez mon oncle.

MÉROVÉE, *le retenant.*

Ne bouge pas!

INDIANA, *courant à Mérovée.*

Un rendez-vous d'amour, monstre, brigand!

MÉROVÉE, *à part.*

La lettre d'Arthémise, je suis flambé.

INDIANA.

Un rendez-vous! ah! je me trouve mal. (*Ici on entend des cris poussés dans la chambre de madame Péruchelle*).

VOIX, *en dehors.*

Au voleur! à l'assassin! au feu!

TOUS, *se levant.*

Qu'y a-t-il donc?

MADAME PERUCHELLE, *revenant.*

Un homme là, dans ma chambre .. ce n'était pas assez d'un rat, il a fallu...

ROCHONNET, *entrant en pet en l'air et en caleçon.*

Où sont les voleurs, où sont les assassins?

MADAME PERUCHELLE.

Ciel! M. Rochonnet!

ROCHONNET.

La Peruchelle!

FLORESTAN.

Ils se connaissent!

MADAME PÉRUCHELLE.

Mon séducteur, je m'évanouis! (*elle va tomber sur Indiana qui se trouvait mal à l'avant-scène*).

INDIANA.

Prenez donc garde, vous voyez bien que je me trouve mal.

MADAME PERUCHELLE.

Voulez-vous bien me laisser m'évanouir.

INDIANA.

Allez vous évanouir plus loin.

CHOEUR GÉNÉRAL.

(*Indiana et la Péruchelle s'évanouissent aux deux extrémités du théâtre. Les étudiants donnent un charivari.*) La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

LE CHATEAU D'EAU.

Le théâtre représente une vue du Château d'Eau, prise du Marché aux Fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS, MARCHANDES, PROMENEURS. LE FACTIONNAIRE, NINI, *à l'avant-scène vendant des fleurs*, PINGOT et VICTOIRE, *sur un banc.*

CHOEUR.

AIR : *Marché de la Muette.*

Ach'tez, ach'tez d'jolis bouquets,
Voyez, voyez comme ils sont frais,
Galants, pour fleurir vos objets
Il faut, il faut vous mettre en frais.

NINI.

Oui, madame, c'est tout au juste.

UN PORTEUR.

Bourgeoise, faut-il vous porter ça? vous donnerez ce que vous voudrez.

LA BOURGEOISE.

Tiens, mon garçon, madame Cramoisi, faubourg du Temple, n° 37. Ne vas pas te tromper, l'œillet d'Inde est pour ma fille, les oreilles d'ours pour mon gendre, et la giroflée est pour mon mari.

LE PORTEUR.

Ah! la giroflée est pour...

LA BOURGEOISE.

Oui, il sait ce que c'est.

LE PORTEUR, *à part.*

Pauvre cher homme ! (*ils sortent chacun d'un côté*).

PINGOT.

Limonadier, un grand verre pour la payse

LE MARCHAND DE COCO.

Voilà bourgeois.

UN PATISSIER, *traversant.*

Ils brûlent, ces gros-là, ils brûlent!

UN TITI.

Un chausson d'un son.

LE PATISSIER.

Voilà.

LE TITI, *mordant dans le chausson,*

Et voilà vot' sou.

LE PATISSIER.

C'est un monaco, je n'en veux pas.

LE TITI, *rejetant le chausson.*

V'là votre chausson.

LE PATISSIER, *courant après lui·*

Petit filou.

LE MARCHAND DE COCO, *à Pingot.*

C'est deux liards, not' bourgeois.

PINGOT.

Deux liards, comme l'argent va vite à Paris.

SCENE II.

LES MÊMES, UN JOUEUR D'ORGUE.

LE JOUEUR.

Parlez, faites-vous servir, j'ai des cahiers à deux; quatre et six sous... Attention pour la ronde du Château-d'Eau

AIR : *nouveau de M. Doche.*

Cette place est la Reine
Des places de Paris,
La foule s'y promène,
On y voit réunis,
Des lions, des lionnes,
Des troupiers, des sauteurs,
Des moutards et des bonnes,
Des femmes et des fleurs.
Huit gros lions de pierre
Qui gardent le château,
Puis un factionnaire
Chargé de garder l'eau.
Et voilà le tableau
Qu'offre le Château-d'Eau.

TOUS.

Oui, voilà, etc.

[2e COUPLET. (*même air.*

De charmantes actrices,
Qui s'en vont répéter...
De superbes nourrices
Qui donnent à téter...
De vertueuses dames,
Des omnibus complets,
Des fabricants de drames,
Des tyrans, des niais,
Des badauds qui se traînent
Tout le long des trottoirs;
Des filoux qui leur prennent
Leurs bourses, leurs mouchoirs ;
Voilà le vrai tableau,
Qu'offre le Château-d'Eau !..

TOUS.

Voilà, etc. etc.

UN TITI.

Père Anacréon, détalez, v'là les sergents de ville.

LE JOUEUR.

Les sergents de ville... je me cavale, bonsoir la compagnie. (*tout le monde se disperse*).

SCÈNE III.

ROCHONNET, NINI.

ROCHONNET, *des lunettes bleues et un toupet blond.*

C'était elle, mon ombre, mon caniche, l'affreuse Péruchelle, enfin... Heureusement, grace à ce toupet blond, à ces lunettes bleues et à ce nez rouge, j'en suis sorti blanc, elle ne m'a pas reconnu... oh! les femmes! les femmes! et surtout les vieilles femmes! me forcer à sortir de mon caractère et de la chambre que j'avais payée d'avance, me séparer de cette petite Nini, dont je devais être le sigisbé; me poursuivre comme une bête fauve, en violation des lois, et quand la chasse est interdite! ah! c'en est trop! c'en est trop !(*il marche à grands pas*).

NINI.

Prenez donc garde, monsieur, vous écrasez mes pieds d'alouette.

ROCHONNET.

En croirais-je mes verres bleus... Nini !

NINI.

Vous me connaissez ?

ROCHONNET, *ôtant ses lunettes bleues.*

Rochonnet; le trop heureux Rochonnet.

NINI.

Se peut-il ?

ROCHONNET.

AIR : *de ma Céline, amant modeste.*

Parmi des fleurs fraîches écloses,
Je vous trouve sur mon chemin,
Quoi, Nini, vous vendez des roses?
De votre part, c'est inhumain.
Lorsque l'histoire écrite par nos pères,
Dit en pleurant sur d'antiques erreurs,
Joseph fut vendu par ses frères,
Osez-vous bien vendre vos sœurs.

NINI.

On n'est pas plus galant. Mais il m'a bien fallu prendre un parti, lorsque madame Péruchelle a quitté le quartier Saint-Jacques pour s'établir marchande à la toilette rue de Breda, je fus trop heureuse de rencontrer une jardinière de mon pays, qui vendait des fleurs au Château-d'Eau, et que je remplace en son absence.

ROCHONNET.

Et quand je songe que pour vous rencontrer, j'ai fait tous les hôtels de la rue Saint-Jacques... — Mademoiselle Nini, s'il vous plaît? — connais pas. — Est-ce ici que demeure mademoiselle Nini? — hein? mademoiselle Nini? — Nini! — Nini. — Nenni... enfin, je vous retrouve.

NINI.

Et dans quel état, ces lunettes bleues, ces cheveux blonds...

ROCHONNET.

Oui, j'ai blondi, blondi de désespoir, blondi pour échapper à un vieux lierre qui voulait me prendre pour son ormeau... car vous ne savez pas, Nini, la Péruchelle m'en veut, elle m'a fait des menaces, elle m'a dit qu'elle avait un poignard à sa jarretière, elle m'a même proposé de me le montrer ce poignard, quelle horreur!

NINI.

Mais pourquoi vous en veut-elle?

ROCHONNET.

Parce que je n'en veux plus.

Air : *du luth galant.*

Cela remonte à mes premiers amours,
Qu'elle était belle en petits jupons courts,
A l'âge de quinze ans, je crois la voir encore?
Alors je lui disais : je t'aime, je t'adore!
Maintenant je lui dis : je te hais, je t'abhorre?
Le serment d'aujourd'hui pourra durer toujours.

NINI.

Ah! monsieur Rochonnet, de l'inconstance!

ROCHONNET.

C'es vrai, je suis léger, que voulez-vous?

NINI.

Comme votre neveu, M. Florestan.

ROCHONNET.

Plus léger que mon neveu, plus aimable aussi, plus connaisseur surtout, un profane qui avait un trésor sous la main et qui...

NINI.

Que fait-il à présent?

ROCHONNET.

Que sais-je?... il demeure à la Chaussée-d'Antin, place Breda, dans une maison émaillée de jolies femmes... entre nous, on le dit amoureux de l'entre sol. (*Madame Péruchelle paraît au fond*).

NINI.

Allons, il n'y faut plus penser.

ROCHONNET.

Ah! Nini, maintenant que je vous ai retrouvée, je ne quitterai plus ces boulevards; ici, tout est beau, tout est charmant, tout est aimable. (*apercevant la Péruchelle*). Ah! (*il se sauve*).

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah! (*elle poursuit Rochonnet*).

SCENE IV.

NINI.

Eh bien! où donc est-il passé?..... ah! le voilà qui court, il bouscule tout le monde! est-il devenu fou? Mais c'est singulier, on dirait qu'il est poursuivi... une femme est sur ses traces (*riant*). Ah! ah! ah! je ne me trompe pas, c'est madame Péruchelle... pauvre cher homme! il en fera une maladie... (*regardant ses fleurs*). Mais voilà bientôt trois heures, ces pauvres petites fleurs, comme elles baissent la tête! vite, allons chercher de l'eau à la fontaine. (*à une marchande*). Mère Urbin, gardez ma place.

LA MARCHANDE.

Volontiers, ma petite!

NINI.

Je reviens à l'instant!

SCENE V.

FLORESTAN, CLAIRE.

CLAIRE.

Non, monsieur, non, je ne dois pas vous écouter davantage.

FLORESTAN.

Toujours inhumaine.

CLAIRE.

Oubliez-vous que je suis la fiancée du comte Mauléon...

FLORESTAN.

La fiancée... tenez, mademoiselle, la trahison est une chose horrible, et pour rien au monde je ne voudrais abuser d'un secret dont je suis dépositaire; mais la conduite de monsieur le comte est affreuse!

CLAIRE.

Affreuse, je ne suis pas de votre avis, je trouve au contraire qu'il se conduit très bien, témoin sa corbeille de mariage; déjà il m'a acheté des cachemires, des diamants, il m'a promis encore de renouveller mon appartement de la rue de La Bruyère, un boudoir délicieux, je vous le ferai voir : entre voisin, une visite ne tire pas à conséquence.

2

FLORESTAN.

Oh! je sais, mademoiselle, qu'auprès de vous, je suis tout à fait sans conséquence.

CLAIRE, *le lorgnant.*

Mais pas du tout, je vous trouve gentil, vous avez un petit air sentimental qui sent encore un peu sa province, mais qui vous sied à ravir.

FLORESTAN.

Au moins, il n'est pas trompeur... ah! je voudrais pouvoir cacher mes sentiments, être assez Parisien pour me faire un visage, pour me composer un caractère, alors, rougissant d'un amour que je déteste...

CLAIRE.

Prenez donc garde, si vous déclamez sur le boulevard, tout à l'heure on fera cercle autour de nous.

FLORESTAN.

Toujours la même ironie... ah! vous êtes insensible, vous êtes cruelle.

CLAIRE.

Cruelle... hélas! pas assez peut-être; mais vous me faites oublier que lorsque je vous ai rencontré, je venais pour acheter des fleurs. . voulez-vous me permettre?

FLORESTAN.

A la condition que vous me permettrez de vous les offrir.

CLAIRE.

Mais je ne sais si je dois...

FLORESTAN.

Des fleurs, cela s'accepte, comme vous disiez tout à l'heure, sans conséquence.

CLAIRE.

Eh bien! voyez ce rosier du Bengale.

FLORESTAN.

Ah! madame, que de bontés. (*A la marchande.*) Ce rosier, madame.

C'est trois francs, monsieur.

CLAIRE.

Et puis ce caméléa, cet oranger, cette tubéreuse.

FLORESTAN, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Ah! madame, c'est trop de bontés!...

LA MARCHANDE.

C'est vingt-cinq francs, monsieur. (*Florestan paye.*)

CLAIRE.

Madame vous ferez porter tout cela, rue de La Bruyère, quartier Breda, n. 10, chez mademoiselle Claire de St-Phal... voici ma carte.

SCENE VI.

LES MÊMES, NINI.

NINI, *portant deux arrosoirs.*

Dieu que c'est donc lourd!

FLORESTAN.

Me ferez-vous l'honneur d'accepter mon bras?...

CLAIRE, *le reconnaissant.*

Mais j'ai des ménagements à garder.

NINI.

Que vois-je!

FLORESTAN.

Ah! madame, quand j'espérais déjà.

CLAIRE.

Eh bien! espérez encore, qui sait si mon mariage venait à manquer.

FLORESTAN.

Vous êtes adorable!

NINI.

Ah! mais c'est affreux!

FLORESTAN, *sortant avec Claire, à part.*

Décidément, le sentiment est très cher à Paris.

NINI.

Venir là... à cette place... Ah! je suffoque!

LA MARCHANDE.

Mademoiselle, ce monsieur qui s'en va là-bas avec cette belle dame, vient d'acheter ces trois pots de fleurs.

NINI.

Il achète des fleurs, et c'est pour une autre.

LA MARCHANDE.

Il faudra les porter demain à cette adresse.

NINI.

Voyons, mademoiselle Claire de St-Phal, rue de La Bruyère, n. 60, près la place St-Georges... Oh! j'irai moi-même ..

(*Un escamoteur est venu ranger une table au milieu du théâtre.*)

L'ESCAMOTEUR.

Allez la musique!

(*Symphonie de clarinette, de grosse caisse, la foule s'y porte et fait cercle.*)

SCÈNE VII.

L'ESCAMOTEUR, SON PAILLASSE, *la musique*, *promeneurs.*

L'ESCAMOTEUR.

AIR: *du Marchand d'image.*

De ses secrets la nature,
M'a créé le confident,
Et j'ai fait plus d'une cure
Qui démontre mon talent.
J'embellis la nature,
J'tir' les cart's aux passants.
J'tir' la bonne aventure,
Je tire aussi les dents
Et l'un de mes aïeux, a sans accident
Tiré la dernière dent
d'Adam.

(*Montant une grosse dent.*) Oui, messieurs,

la voilà cette dent de notre premier père... Heio! quelle grosse mère!... aussi mon bisaïeul fut-il breveté du gouvernement d'alors attaché à toutes les ambassades de l'époque, pensionné sur la cassette du souverain et enrichi des tabatières les plus flatteuses... Eh bien je suis le continuateur de cet illustre aieul, parlez, faites-vous servir. Je ne parle pas pour un tas d'imbéciles qui m'entourent, mais pour les savants qui pourraient par hazard s'être glissés dans la société, parlez messieurs. Confiez-moi vos machoires et vous verrez si j'en suis une... Allez la musique. (*Tout le monde fait cercle.*)

SCENE VIII.

LES MEMES, MADAME PÉRUCHELLE, *entrant précipitamment.*

C'était lui, je l'ai reconnu... Oh! la vengeance... la vengeance!... que pourrais-je inventer pour punir ce vieux monstre de Rochonnet, comme dit le prince Rodolphe dans les Mystères de Paris. C'est par l'esprit que tu captives... eh bien! je te rendrai bête, c'est par le physique que tu as plu... eh bien! je te rendrai laid... oh! si je pouvais le rendre affreux.

L'ESCAMOTEUR.

Oui, messieurs, sans mal ni douleur; tel que vous me voyez, j'ai arraché des dents jusque dans les bouches du Rhône.

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah! la Chouette m'inspire... je tiens ma vengeance, monsieur, monsieur.

L'ESCAMOTEUR.

Voilà! présent! qu'y a-t-il pour le service de madame?

MADAME PÉRUCHELLE.

Deux mots, monsieur.

L'ESCAMOTEUR.

Une confidence... Paillasse, occupez la société.

MADAME PÉRUCHELLE.

Monsieur, vous voyez ce petit vieux qui se dirige par ici?

L'ESCAMOTEUR.

Parfaitement, madame.

MADAME PÉRUCHELLE.

Voyez-vous, à présent ce Napoléon tout neuf.

L'ESCAMOTEUR.

Parfaitement aussi.

MADAME PÉRUCHELLE.

Il est à vous si vous me donnez une dent de cet homme!

L'ESCAMOTEUR.

Mais madame...

MADAME PÉRUCHELLE.

Silence, le voici, observons! (*Ils vont dans le fond.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, ROCHONNET.

ROCHONNET.

Je l'ai perdue près des Folies-Dramatiques, me revoilà... Si la Péruchelle court toujours, elle doit s'approcher de la Bastille... tant mieux qu'elle reste en tête-à-tête avec l'éléphant, je ne m'y oppose pas.

MADAME PÉRUCHELLE.

Consentez-vous?

L'ESCAMOTEUR.

Je consens!

ROCHONNET.

Ah! Nini! Nini! si saviez combien je souffre.

NINI.

Et moi donc.

L'ESCAMOTEUR.

Qu'ai-je entendu, monsieur souffre?

ROCHONNET.

Oui, monsieur, et je souffrirai longtemps.

L'ESCAMOTEUR.

C'est ce qui vous trompe!

ROCHONNET.

Monsieur aurait un moyen de m'en débarrasser; monsieur pourrait mettre un terme à mes douleurs.

L'ESCAMOTEUR.

Oui, monsieur, suivez-moi.

ROCHONNET.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!... (*Ils entrent dans le cercle.*)

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah! je serai donc vengée comme la Chouette.

ROCHONNET.

Eh bien! monsieur, que faites-vous donc!

L'ESCAMOTEUR.

Allez la musique. (*On entend un cri poussé par Rochonnet, et couvert par le bruit de la musique.*) Sans mal ni douleur.

ROCHONNET.

C'est affreux! ça ne se fait pas... je veux ma dent... à la garde!

MADAME PÉRUCHELLE.

La garde, la voilà!

ROCHONNET.

La Péruchelle!

MADAME PÉRUCHELLE.

Reconnais, à ce trait, les fureurs d'une amante.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIEME ACTE.

LE QUARTIER D'ANTIN.

Le théâtre représente un élégant boudoir. — Deux portes au fond, masquées par de riches tapisseries.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, INDIANA, Mme DE SAINT-LÉON.

CLAIRE, *tirant les cartes.*

AIR : *un bandeau couvre les yeux,*

Un' deux, trois, quatr' cinq, six, sept,
Du trèfle, bravo! toujours c'est
L'argent qui l'accompagne.
Un' deux, trois, quatr', cinq, six, sept,
Le roi de carreau, bravo, c'est
Un homme de campagne.

INDIANA.

Tiens, monsieur de Saint-Léon... si tu m'en crois, au lieu d'écouter ce que disent les cartes, nous lirons tout de suite les lettres que nous venons de recevoir.

CLAIRE.

Mais, à quoi bon, puisque les cartes vous ont dit ce qu'elles renferment.

INDIANA.

Raison de plus pour vérifier... ne m'as-tu pas dit que je devais recevoir une nouvelle, que cette nouvelle parlerait d'argent.

CLAIRE.

Oui, l'as de trèfle et l'as de carreau ; l'as de carreau, une lettre ; l'as de trèfle, de l'argent.

INDIANA.

Nous allons voir.

MADAME SAINT-LÉON.

Et à moi, tu m'as dit que je recevrais une lettre d'un homme de campagne.

CLAIRE.

Oui, le roi de carreau, il est encore là pour le dire...

MADAME SAINT-LÉON.

C'est peut-être le notaire de chez nous. A mon dernier voyage, il me faisait deux doigts de cour... les deux doigts l'auront décidé à demander ma main.

INDIANA, *qui a ouvert sa lettre.*

Dieu!

CLAIRE.

Hein?

MADAME SAINT-LÉON.

Quoi?

INDIANA.

Un congé de mon propriétaire.

CLAIRE.

Qu'est-ce que je t'ai dit, une lettre qui parlerait d'argent.

INDIANA.

Merci, elle en parle en de très-mauvais termes.

MADAME SAINT-LÉON.

Voyons si mon homme de campagne saura mieux s'exprimer (*lisant.*). Dieu!

CLAIRE.

Hein?

INDIANA.

Quoi?

MADAME SAINT-LÉON.

Le père nourricier de mon dernier, qui me menace de me le renvoyer le premier.

CLAIRE ET INDIANA.

Ah! ah! ah!

CLAIRE.

Qu'est-ce que j'ai dit?.. un homme de la campagne, le père nourricier, c'est clair!

MADAME SAINT-LÉON.

Un enfant d'un an, le renvoyer pour onze mois arriérés, je vous demande un peu?

INDIANA.

Un locataire de dix-huit mois, lui donner congé pour six misérables termes; brigand de propriétaire.

CLAIRE.

Eh bien! mesdames, une autre fois, croirez-vous aux cartes?

INDIANA.

C'est drôle, depuis que j'ai quitté le quartier latin pour habiter le quartier Saint-Georges; depuis que j'ai banni de mon affection ce chenapan de Mérovée; depuis qu'au lieu de cirer les bottes, je brûle le pavé, que c'en est indécent, je compare l'argent à quelque chose de problématique: plus j'en ai, moins il m'en reste.

CLAIRE.

L'argent, c'est comme l'amour, ça va et ça vient, mais ça ne reste pas.

MADAME SAINT LÉON.

A propos d'amour, et ton soupirant?

CLAIRE.

Mon nouveau futur, mon valet de cœur, ô Dieu! j'en raffole, si tu savais comme il est gentil, et spirituel et galant... et puis c'est un avocat, un avocat très bien.

INDIANA.

Moi, dans le quartier latin, je préférai

les étudiants en médecine, ça un style plus chic.

CLAIRE.

Oh! ne dis donc pas ça!... les avocats, c'est bien plus comme il faut, ça a des gants jaunes, des manières distinguées, et puis des égards, des procédés... depuis que monsieur Florestan me fait la cour, je reçois tous les matins des bouquets et la *Gazette des Tribunaux*.

INDIANA.

Quand il me faisait la cour, à moi, il n'était pas si grandiose, il est vrai qu'il n'était encore qu'étudiant.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais ton futur, monsieur le comte de Mauléon.

CLAIRE.

Mon roi de trèfle, hélas!

MADAME SAINT-LÉON.

Est-ce que tu ne l'aimerais plus?

CLAIRE.

Je ne dis pas ça?

INDIANA.

Tu l'aimes toujours?

CLAIRE.

Je ne dis pas ça.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais alors, que dis-tu?

CLAIRE.

Je dis qu'une pauvre femme est bien embarrassée quand elle a deux futurs, et qu'elle se trouve entre un roi de trèfle et un valet de cœur.

INDIANA.

Silence! voici le roi de trèfle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Ronde major!

CLAIRE.

Ah! monsieur le comte, vous vous appropriez les médisances de Gavarni...

INDIANA.

Un monstre d'homme qui ne sait qu'inventer contre le quartier le plus séduisant de la capitale.

AIR : *en vérité, je vous le dis.*

Il médit de notre pudeur,
Il nous prête mainte aventure.

LE COMTE.

Ainsi que vous, je vous le jure
Je blâme ce dessinateur!
Si les vertus les plus parfaites
A Paris voulaient se cacher,
C'est, près le quartier des lorettes
Qu'il faudrait venir les chercher.

CLAIRE.

Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux nouvelles voisines, madame de Saint-Léon, Indiana de Saint-Ildefonse.

LE COMTE, *saluant.*

Mesdames!

INDIANA ET MADAME SAINT LÉON, *saluant.*

Monsieur!..

LE COMTE. (1)

D'honneur, elles sont charmantes... mais, pardon, chère amie, j'avais à vous parler.

CLAIRE.

Ne vous gênez pas, monsieur le comte, parlez.

LE COMTE.

Permettez, c'est que...

INDIANA.

C'est que nous sommes de trop, partons!

CLAIRE.

Non pas; monsieur le comte, ne peut avoir de secrets... quand les intentions sont pures, le mystère est inutile... sans doute, il s'agit de notre prochain mariage...

LE COMTE.

Non, non, chère amie, ce n'est pas tout-à-fait cela.

CLAIRE.

Comment, monsieur?

LE COMTE.

C'est un peu cela, si vous voulez; mais..

CLAIRE.

Mais, expliquez-vous, vous voyez bien que j'écoute, que j'attends, que mes nerfs sont dans un état affreux.

LE COMTE.

Calmez-vous, de grâce, je venais vous parler de cette terre d'Orvilliers.

CLAIRE.

Et c'est pour cela que vous faites un si grand mystère, une bagatelle...

LE COMTE.

C'est que, malheureusement. ce n'est point une bagatelle, on veut la vendre cent mille francs.

CLAIRE.

Et vous apportez le contrat... vous ferez un excellent mari.

LE COMTE.

Réfléchissez donc, cent mille francs, ce serait une folie.

CLAIRE.

Que voulez-vous, c'est un caprice que je tiens à passer.

LE COMTE.

Et moi, à lui faire passer (*haut.*). Voyons, si je la louais pour la belle saison...

CLAIRE.

Louer, fi donc!

MADAME SAINT-LÉON.

Monsieur le comte ne le voudrait pas.

(1) Madame de Saint-Léon, Claire, le comte, Indiana.

INDIANA.

C'est bourgeois, c'est mesquin!

LE COMTE.

Permettez, cependant...

CLAIRE.

Pas un mot de plus... m'épousez-vous, ou ne m'épousez-vous pas?..

LE COMTE.

Pouvez-vous en douter?..

CLAIRE.

Si vous m'épousez? quand m'épousez-vous?

LE COMTE.

Je voudrais que ce fût demain, aujourd'hui, mais je vous ai dit...

CLAIRE.

Et moi, je vous réponds par un article du code... Le mari doit aide et protection à sa femme... Voici comme j'interprète la loi:.. aide... cela veut dire, fortune, toilette, voiture; protection... ça veut dire une maison de campagne; êtes-vous dans l'intention de remplir les obligations que le mariage impose?

LE COMTE.

Tout-à-fait.

CLAIRE.

Alors, commencez par la maison de campagne, et nous verrons après.

LE COMTE.

AIR : *de la valse de Giselle.*

Vous le voulez il faut que j'y consente,
Puisque vous plaire est mon unique espoir,
Je sors, madame, et ce contrat de vente,
Je reviendrai vous l'apporter ce soir.
(*Bas.*)
Mais seule, ici, je vous verrai j'espère,

CLAIRE.

Un tête-à-tête,

LE COMTE.

Afin de mieux causer.

CLAIRE.

Je le promet, lorsque monsieur le maire
M'aura permis de ne rien refuser.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Vous le voulez, etc.

LES FEMMES

Ne faut-il pas qu'un amoureux consente,
Lorsque nous plaire est son unique espoir,
Il cède enfin, et ce contrat de vente,
Il reviendra {Te / Me} l'apporter ce soir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* LE COMTE.

INDIANA.

Une terre, excusez! la terre d'Orvillers, plus que ça de propriété.

CLAIRE.

Je ne sais, mais le trouble, l'embarras du comte, il faut que je sache. (*Elle prend les cartes.*)

MADAME DE SAINT-LÉON.

Que fais-tu donc?

CLAIRE.

Je demande aux cartes quels sont les projets cachés de ce gros épouseur.

INDIANA.

Est-elle drôle, cette Claire, c'est qu'elle croit à la bonne aventure...

CLAIRE.

Si j'y crois? tenez, Mesdames; une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, le roi de trefle qui sort... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, le valet de cœur qui entre. (*Florestan paraît au fond.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Bonjour, Mesdames!

MADAME DE SAINT-LÉON.

Tiens, en parlant du valet de cœur...

FLORESTAN.

Belle dame, voici votre gazette; voulez-vous aussi me faire le plaisir d'accepter ces fleurs?.

CLAIRE.

Je vous remercie, Monsieur Florestan; veuillez, je vous prie, mettre les fleurs dans ce vase, et la gazette sur ce divan.

FLORESTAN.

Est-ce le secret de mon cœur que vous demandez à ces cartes?

INDIANA.

Voyez, Monsieur le présomptueux!

CLAIRE.

Eh! mais c'est une idée, voyons donc si vous m'aimez véritablement.

FLORESTAN.

Et si les cartes disent oui?

CLAIRE.

Je le croirai... coupez!

FLORESTAN.

De la main gauche?

CLAIRE.

Toujours!

FLORESTAN.

Voilà!

CLAIRE.

Attention! je vous prends en cœur.

TOUS.

Attention. (*Les trois dames sont sur des coussins ; Florestan se couche sur le tapis.* (1)

CLAIRE.

AIR :

Un', deux, trois, quatr' cinq, six, sept,
Dix de pique, de larmes, c'est
L'amour qui vous tourmente
Un' deux, trois, quatr' cinq, six, sept,
Voilà la dame de cœur, c'est
Moi qu'elle représente.

FLORESTAN.

Mais voilà tout auprès
Deux autres valets
Qui me font des traits.

CLAIRE.

Non, Monsieur, ces deux valets là
Sont deux jeunes parents qu'elle a.

FLORESTAN.

Voyez-vous ça.

CLAIRE.

Un', deux, trois, quatr', cinq, six, sept,
L'as de carreau, voyez-vous, c'est
Une correspondance.
Un' deux, trois, quatr', cinq, six, sept,
Le roi de trèfle qui paraît
Surprend la confidence.
(*Le comte paraît au fond.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je?

INDIANA.

Le comte!

FLORESTAN, *laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Mon client!

CLAIRE.

Mais approchez donc, Monsieur le comte

LE COMTE.

Pardon, je craignais d'être importun.

CLAIRE.

Parexemple!

LE COMTE.

Vous avez de la société·

CLAIRE.

Un voisin, un avocat!

LE COMTE.

Avocat attaché au parquet... eh! mais je crois reconnaître.

FLORESTAN, *à part.*

Aie! aie! aie!

LE COMTE.

Eh! oui, parbleu, Monsieur Florestan.

(1) Florestan, madame de Saint-Léon, Claire, Indiana.

CLAIRE.

Vous vous connaissez?

FLORESTAN.

Vous devez être surpris, Monsieur le comte, de me trouver ici?

LE COMTE.

Mais non, ne vous dérangez donc pas, je vous prie...

CLAIRE.

Est-ce que par hasard, ce retour imprévu, me révèlerait une méfiance outrageante; douteriez-vous de ma vertu, par hasard?

LE COMTE

Ah! chère amie, quelle idée! ne savez-vous pas que ma confiance est sans bornes, ainsi que mon amour.. j'étais revenu pour vous proposer de vous conduire ce soir à l'Opéra... mais permettez moi de dire deux mots à Monsieur.

INDIANA, *bas à Claire.*

C'est un duel! il va le provoquer à mort.

CLAIRE.

Tu crois, tant mieux! ça sera mis dans la *Gazette des Tribunaux!* (*Prenant le journal.*) Vois-tu, à l'article des nouvelles diverses... le comte de Mauléon et Monsieur Florestan, jeune avocat distingué, se sont battus pour une jeune et jolie personne, Mademoiselle Claire, demeurant à Paris, rue de la Bruyère, près la Fontaine Saint-Georges.

FLORESTAN, *se promenant avec le comte.*

Croyez. Monsieur le comte, que j'ignorais..

LE COMTE.

Ne vous excusez pas; vous comprenez que je ne vous en veux nullement... toute fois, j'espère que vous serez discret... soyons rivaux, mais rivaux généreux.

LES FEMMES, *riant.*

Ah! ah! ah!

LE COMTE.

Vous riez?..

CLAIRE.

Oui, d'un article de la Gazette.

INDIANA

Une femme qui plaide en séparation, parce que son mari fume... cette femme n'est pas de son siècle.

LE COMTE, *bas à Florestan.*

Diable! si la Gazette allait me trahir.

FLORESTAN.

Je ne l'ai pas encore lue ce matin.

LE COMTE.

Quand donc finira cet éternel procès?

FLORESTAN.

Nous plaidons dans huit jours.

LE COMTE

Encore huit siècles.

CLAIRE.

O ciel! qu'ai je lu? voyez donc, Mesdames?

INDIANA ET MADAME DE SAINT-LÉON.

Ah! quelle horreur!

CLAIRE.

Ces Messieurs ont-ils fini leur entretien? devons-nous leur céder la place :

LE COMTE.

Chère amie, nous sommes tout à vous.

CLAIRE.

Tout à moi, Monsieur le comte, vous êtes tout à moi, vous le jurez.

LE COMTE.

Je le jure !

CLAIRE.

Sur la Gazette des Tribunaux ?

LE COMTE, *riant*.

Sur la Gazette des Tribunaux !

CLAIRE.

Prenez-garde, Monsieur le comte, vousallez effacer le nom de votre femme.

LE COMTE.

Que dites-vous?

CLAIRE.

Infamie ! dérision ! scélératesse !

LE COMTE.

Mais...

CLAIRE.

Un homme marié, me courtiser pour le bon motif... vieux rien dutout ..

LE COMTE.

AIR : *de la savonette impériale.*

Ouand je vous intercède
Ecoutez la raison

CLAIRE.

Non, moi-même, je plaide
En séparation.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Quand je vous intercède,
Ecoutez la raison,
Ce n'est pas moi qui plaide
En séparation.

INDIANA ET SAINT-LÉON.

L'amant qu'elle possède
Voyez la trahison
Avec sa femme plaide
En séparation.

CLAIRE.

Non, jamais je ne cède
Pas d'exp ication
Je vous l'ai dit, je plaide
En séparation.

FLORESTAN.

Le ciel vient à mon aide
Puisque ma passion
Avec le comte plaide
En séparation.

LE COMTE.

Qu'à son courroux, mon départ mette un terme,

CLAIRE.

Trompé par lui, n'est-ce pas le plus gros
De tous le crimes que renferme
La Gazette des Tribunaux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quand je vous, etc.

SCENE V.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

P.enez donc garde !

LE COMTE, *sortant*.

Ah ! pardon !

MADAME PÉRUCHELLE.

Le comte de Mauléon ! le faubourg Saint-Germain dans le quartier de Breda.

CLAIRE.

Tiens, vous le connaissez, Madame Péruchelle ?

MADAME PÉRUCHELLE.

En d'autres temps, j'habillais son épouse... une petite femme charmante, mais frivole ; capricieuse... distraite, et sujette aux quiproquos... son mari s'en est aperçu. .

FLORESTAN.

Et mon oncle, madame Péruchelle ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah ! le gueux! invisible à l'œil nu... je le soupçonne d'habiter quelque four à plâtre...

FLORESTAN.

Ecoutez donc, depuis l'aventure de la dent...

MADAME PÉRUCHELLE.

Histoire de le défigurer, de le rendre sage... mais, ah bien oui, le monstre! il n'a pas reculé devant un postiche d'hyppopotame.

INDIANA.

Madame Péruchelle, je suis sûre que vous avez là une foule de choses délicieuses.

MADAME PÉRUCHELLE.

Et des marchés d'or, foi de marchande à la toilette.

FLORESTAN.

Comment, vous seriez à présent...

MADAME PÉRUCHELLE.

Marchande à la toilette, mon dieu, oui, c'est pour ça que j'ai quitté mon ancien quartier, voyez, mes petites chattes, des boas, des pelisses, des cachemires et un fichu de dentelle qui n'a jamais été porté qu'une fois.

INDIANA.

Au Mont-de-Piété !

MADAME DE SAINT-LÉON.

Ah! le superbe chapeau.

CLAIRE.

Fi donc, j'ai mieux que cela.

MADAME PÉRUCHELLE.

Mieux que cela.

(*Claire va chercher un petit carton très bas de forme comme un étui.*)

INDIANA.

Comment un chapeau là-dedans. C'est donc un chapeau Gibus.

CLAIRE.

Du tout, c'est un chapeau de femme, nouvelle invention.

FLORESTAN.

Comment, un chapeau de femme là dedans?

CLAIRE, *mettant le chapeau.*

C'est tout ce qu'il y a de plus à la mode; voyez comme c'est ingénieux.

INDIANA.

Ah! ma chère, tu as là une casquette un peu chouette.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Une BONNE.

LA BONNE.

Pardon, madame, mais il y a là dans l'antichambre, une jeune fille qui vous apporte des fleurs.

CLAIRE.

Ah! sans doute les fleurs que vous m'avez achetées, monsieur Florestan? Madame Péruchelle, passez avec ces dames et monsieur Florestan dans mon boudoir, dans une minute, je suis à vous.

FLORESTAN.

Mais cette jeune fille.

CHŒUR.

Elle vient en ces lieux { Nous ne pouvons / Vous ne pouvez } rester.
L'innocence en ces lieux pourrait s'épouvanter.
Prudemment nous devons nous éloigner par là,
L'innocence est de trop rue Breda.

SCÈNE VII.

CLAIRE, *puis* NINI, LA BONNE, *un garçon portant des fleurs.*

NINI.

Madame, ce sont les fleurs que...

CLAIRE.

Que vois-je? me trompé-je!

NINI

Claire! est-il possible...

CLAIRE.

Nini!

NINI.

Toi, c'est toi qu'on appelle Claire de St-Phal.

CLAIRE.

Henriette, faites porter ces fleurs dans le petit salon.

LA BONNE.

Oui, madame. (*Elle sort avec le porteur.*)

CLAIRE.

Et maintenant embrassons-nous.

NINI.

Ah! mon dieu! mais je n'en reviens pas... toi, dans ce bel appartement... dans ce galant déshabillé... ah! je ne m'étonne plus si tu m'engageais tant à venir à Paris.

CLAIRE.

Moi, je t'ai engagée...

NINI.

Comment, tu ne te rappelle pas?..

CLAIRE.

Ah! peut-être bien!

NINI.

Je ne l'ai pas oublié, moi... et si j'ai tant tardé à te rendre ma visite, c'est que je ne voulais me présenter chez toi que bien mise, bien pimpante, mais je ne sais comment ça se fait, malgré mon ordre, mon économie, je n'ai rien pu mettre de côté sur les trente sous que je gagnais chez madame Péruchelle.

CLAIRE.

Et maintenant, tu vends des fleurs.

NINI.

Il a bien fallu.

CLAIRE.

Mais je croyais que tu avais une parente au faubourg St-Germain?

NINI.

Oui, ma cousine Laure, mais elle a épousé un comte qui lui défend de voir sa famille; aussi, j'ai compté sur toi pour m'initier à tes secrets de fortune.

CLAIRE, *embarrassée.*

Mes secrets... oui, nous en parlerons.

NINI.

Est-ce bien difficile, hein?.. faut-il se lever de bonne heure?

CLAIRE.

D'abord, tu sauras que je vais me marier...

NINI.

Tu es bien heureuse!

CLAIRE.

Ah! mon dieu! de quel air tu dis ça.

NINI.

C'est que moi aussi, j'ai cru un moment.

CLAIRE.

Et maintenant?

NINI.

Plus d'espoir!..

CLAIRE.

Comment, toi si fraîche et si jolie...

NINI.

Que veux-tu ? il y a des gens qui ne s'aperçoivent de rien... pas même qu'ils sont aimés.

CLAIRE.

Encore un infidèle !

NINI.

J'en ai peur, car hier, je l'ai rencontré avec une belle dame mise comme une princesse.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Pardon, madame, mais...

CLAIRE.

Ah ! curieux !

NINI.

Florestan !..

FLORESTAN.

Est-il possible ! Nini !

CLAIRE.

Ils se connaissent !..

NINI.

La surprise, le saisissement !..

FLORESTAN.

Ah ! mon dieu ! elle se trouve mal !

NINI.

Non, non ce n'est rien.

CLAIRE.

Serait-ce ?

FLORESTAN.

Une ancienne voisine qui me mettait des papillottes...

CLAIRE.

Ah ! mademoiselle vous mettait...

FLORESTAN.

Cela va mieux, n'est pas ?

NINI.

Beaucoup mieux !

CLAIRE, *bas à Florestan.*

Une rivale, sans doute !

FLORESTAN.

Nini, par exemple. (*à part.*) Au fait, je ne l'avais jamais bien regardée, une grâce, une fraicheur...

CLAIRE.

Que veniez-vous m'annoncer ?..

FLORESTAN.

Qu'il s'est élevé un débat très grave sur un mantelet de dentelle, et qu'on vous prie de vouloir bien mettre les parties d'accord.

CLAIRE.

C'est bon, suivez-moi !

FLORESTAN, *à Nini.*

Comme vous êtes pâle, peut-être avez-vous besoin ?..

NINI.

De rien, monsieur Florestan ; je vous remercie... c'est la marche, c'est la chaleur...

FLORESTAN, *à part.*

Décidément, elle est très bien.

CLAIRE.

Eh bien, monsieur, je vous attends !

FLORESTAN.

Me voilà !

CLAIRE.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Allons, venez, et suivez-moi.

FLORESTAN.

Quoi ! laisser là cette petite,

CLAIRE.

Nini, je reviens tout de suite,
Il faut que je cause avec toi...
Allons, je le veux, suivez-moi.

FLORESTAN, *à part.*

Je la vis vingt fois sur ma route,
Sans jamais lui parler de rien,
Il fallait, quel sort est le mien :
Qu'elle se trouvât mal sans doute.
Pour que je la trouvasse bien.
Ce n'est qu'un caprice sans doute,
Mais vrai je la trouve fort bien.

SCENE IX.

NINI, *puis* ROCHONNET.

NINI.

Ah ! cela m'a fait bien mal... c'est drôle qu'on ne soit pas maîtresse... si je pouvais trouver un moyen ?

ROCHONNET.

Ah ! la voilà, je respire !

NINI.

Comment, vous êtes monté, monsieur Rochonnet ?

ROCHONNET.

Ma foi, oui, ne vous voyant pas descendre, je craignais que pour m'échapper encore, vous ne fussiez descendue par un autre escalier... on dit que le quartier de Breda fourmille d'escaliers dérobés.

NINI.

J'avais oublié que vous attendiez à la porte.

ROCHONNET.

Je vous remercie de cette preuve d'intérêt...

NINI, *à part.*

Oh ! quelle idée, oui, c'est peut-être un moyen... (*haut.*) Ecoutez, M. Rochonnet.

ROCHONNET.

J'écoute !

NINI.

Vous savez à quelles conditions, je vous ai permis d'être mon Sigisbé...

ROCHONNET.

Les conditions, les voici : respect, obéissance.

NINI.

Très bien; il va sortir tout à l'heure de cette chambre, une dame jeune et jolie...

ROCHONNET.

Je vous devine... vous doutez de moi, vous avez peur que je ne sois infidèle...

NINI.

Au contraire, je vous ordonne de chercher à lui plaire...

ROCHONNET.

A plaire à cette dame?

NINI.

Je veux que vous lui fassiez la cour.

ROCHONNET.

Mais, Nini...

NINI.

Obéissance, vous me l'avez juré.

ROCHONNET.

Mais cette dame, je ne la connais pas, comment voulez-vous que je lui fasse la cour.

NINI.

Parlez-lui de votre fortune, proposez-lui des cachemires, un équipage, un hôtel à Paris, un château à la campagne.

ROCHONNET.

Diable!

NINI.

Faites briller à ses yeux les diamants, tout ce que vous pourrez inventer de plus magnifique.

ROCHONNET.

Mais Nini, ma fortune n'y suffira pas.

NINI

Et qui vous parle de tenir vos promesses... On vient, c'est elle, sans doute... cachée dans ce cabinet, je jugerai aux sacrifices que vous ferez pour elle, de l'amitié que vous aurez pour moi. (*Elle entre dans un cabinet à droite.*)

ROCHONNET.

Voilà qui est assez bizarre... au surplus, je ne risque rien de promettre; mais comment diable m'y prendre?... une déclaration, c'est assez difficile... la voilà... inspire moi, Cupidon, je t'en supplie, mon garçon, inspire-moi.

SCENE X.

CLAIRE, ROCHONNET, NINI, *cachée.*

CLAIRE, *entrant.*

Voyons à présent si mademoiselle Nini...

ROCHONNET, *lorgnant Claire.*

Superbe créature!

CLAIRE, *à part.*

Quel est ce poussah?

ROCHONNET, *saluant.*

Madame!...

CLAIRE, *même jeu.*

Monsieur...

ROCHONNET.

C'est qu'il est très difficile d'entrer en matière...

CLAIRE.

En bien! monsieur, ne me direz-vous pas en quelle qualité vous vous présentez ici?

ROCHONNET

Mon Dieu! madame, en qualité d'étranger.

AIR : *du baiser au porteur.*

J'ai vu le Louvre, la Colonne,
L'Institut, le Grand-Opéra,
J'allais partir lorsque mon Cicérone
Me conduisit place Breda,
Dont avec pompe, il me vanta
Les habitantes sans pareilles.
Or, à Paris, lorsqu'on vint plein d'espoir
Pour admirer ses plus rares merveilles
On ne peut pas le quitter sans vous voir.

Je crois ce compliment assez joli.

CLAIRE, *à part.*

Où veut donc en venir ce gros madrigal? (*Haut.*) Pardon, monsieur, mais on ne vient pas comme ça...

ROCHONNET.

Serai-je indiscret?... Ah! j'en serais désolé... je suis si curieux... et il y a ici de si jolies choses à contempler...

CLAIRE.

Monsieur, je vous ferai observer que je suis chez moi...

ROCHONNET.

Ah! que ne puis-je en dire autant...

CLAIRE.

Et j'espère que vous allez sortir ..

ROCHONNET.

Sortir!... ah! madame... est-ce ainsi que le quartier de Bréda reçoit les étrangers?...

CLAIRE.

Mais, monsieur, mon futur est chez moi... de grâce, ne me forcez pas à appeler.

ROCHONNET.

Votre futur!...

CLAIRE.

Monsieur Florestan, avocat.

ROCHONNET.

Hein! vous avez dit?

CLAIRE.

Florestan!

ROCHONNET.

Florestan, de St-Remy?

CLAIRE.

Oui, sans doute... le neveu et le seul héritier d'un très riche propriétaire de ce village.

ROCHONNET, *riant.*

Ah! ah! ah!

CLAIRE.

Un jeune homme charmant, et qui m'adore...

ROCHONNET.
Ah! ah! ah!

CLAIRE.
Est-ce qu'il n'est pas riche?

ROCHONNET.
Cent écus de dettes!

CLAIRE.
Est-ce qu'il ne m'aime pas?

ROCHONNET.
Ce serait diffice... il aime tout le monde.

CLAIRE.
Tout le monde, mais il doit m'épouser.

ROCHONNET.

AIR : *quand on est mort c'est pour*, etc.

Qu'il s'en avise
Le libertin,
Je suis certain
Que son âme est éprise
Et qu'il courtise
Soir et matin.
Une marquise
Au faubourg Saint-Germain.

CLAIRE.
Ah? le monstre!

ROCHONNET.
Quartier d'Antin,
Quartier latin,
De ce lutin
Maudissent la présence;
Si mon neveu
Ne part, dans peu
A l'innocence
Il faudra dire adieu.
De grâce, renoncez à lui,
C'est un parjure,
Je le jure!
Et si vous renoncez à lui,
Aujourd'hui
Prenez-moi pour mari.

CLAIRE.
Y pensez-vous? que je vous épouse? moi, que j'épouse le premier venu.

ROCHONNET.
Ah? non, le premier venu, c'est l'autre.

Il est aimable,
Mais il n'a rien,
Moi, j'ai du bien,
Un amour véritable;
Plus raisonnable
Songez-y bien,
Et plus durable
Et plus grand que le sien.
Or, diamants,
Appartements,
Ameublements,
Parlez, et je vous donne,
Divans, psyché,
Palais, duché,
Et ma personne
Par dessus le marché.
De grâce, renoncez à lui, etc.

CLAIRE.
Comment, monsieur, vous seriez?

ROCHONNET.
Je suis millionnaire, et je mets à vos pieds...

SCENE XI.

LES MÊMES, FLORESTAN, INDIANA, SAINT-LEON, PUIS NINI.

FLORESTAN.
Un homme aux genoux de Claire... monsieur, vous n'êtes qu'un...

ROCHONNET.
Qu'un quoi?

FLORESTAN.
Ciel! mon oncle!...

CLAIRE.
Il est donc vrai!

ROCHONNET.
Allons, monsieur, dites adieu à votre tante.

FLORESTAN.
Ma tante!

INDIANA.
Pas possible!

FLORESTAN.

AIR : *fragment du Barbier.*

Eh! quoi! votre cœur change?

CLAIRE.
Il est bien laid, très vieux, mais très riche et garçon. (*A Florestan.*)
Oui, Monsieur, je me venge
De votre trahison.

FLORESTAN.
Moi, je vous trahissais!

CLAIRE.
C'est fini pour jamais
Sortez, Monsieur, sortez d'ici.

NINI, *à la porte du cabinet.*
Bravo! bravo! j'ai réussi.

FLORESTAN.
Vous me l'ordonnez, je m'éloigne,
Vous verrez si je méritais
Ce mépris que l'on me témoigne.
(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.
J'ai vendu tout ce que j'avais,

ROCHON[NET].

Que vois-je ! ô ciel! l'affreuse Péruchelle !

MADAME PÉRUCHELLE.

Est-il possible ! en ces lieux, Rochonnet,
Te voilà donc, monstre, ingrat, infidèle.

CLAIRE.

Que dites-vous?

ROCHONNET.

Cachez-moi s'il vous plaît ?

CLAIRE.

Ce n'est donc pas un milord, un seigneur ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Lui, c'est un avare, un gueux, un séducteur!

SAINT-LÉON.

Il n'est donc pas riche ?

INDIANA.

Il n'a donc pas de fonds ?

MADAME PÉRUCHELLE.

A peine s'il a des fonds de pantalons.

LES FEMMES.

Une telle offense
Vengeance? vengeance!
Tant d'impudence,
Tant d'insolence?
Doit crier vengeance ?
Vengeanre? vengeance?
Qu'on nous délivre de sa présence.
Ah? sachons punir les trompeurs que voilà,
Et chassons d'ici, ces deux grands monstres-là.

LES HOMMES.

Un peu d'indulgence
Et moins de vengeance,
De la clémence
En conscience,
Mon amour, je pense
N'est pas une offense,
Je ne puis craindre votre vengeance.
Ah ? pardonnez-nous cette aventure là,
Et le ciel un jour, vous récompensera.
(On chasse Rochonnet.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIEME ACTE.

LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Le théâtre représente deux étages d'une maison. Au rez-de-chaussée, une boutique de charbonnier avec porte au fond et portes latérales. — Au premier, deux pièces, l'une à gauche du spectateur, assez spacieuse, et meublée avec élégance, l'autre à la droite du spectateur, formant cabinet. (1)

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, *dans la chambre du haut, ensuite* LÉONARD, CATHERINE,, *dans le bas.*

FLORESTAN.

Deux heures, encore deux mortelles heures, comment les passer?.. relire cette précieuse lettre, je la sais par cœur... oh! l'amour, l'amour!... moi, Florestan, l'homme grave, le défenseur de l'opprimé, me voilà comme un roué de la Régence; seulement au lieu d'avoir une petite maison au faubourg Saint-Antoine, j'ai loué cette chambre au faubourg Saint-Marceau. Ah! c'est mal, c'est affreux! mais séduit malgré moi, entraîné sur une pente invincible... cette lettre est charmante. (*lisant.*) « Monsieur, vous me demandez si je vous aimerai un jour, je ne le « sais pas moi-même, et jamais je n'interro- « gerai mon cœur à ce sujet, tant que je « pourrai craindre que la réponse ne me « donne des torts graves envers un homme « auquel, à défaut d'un autre sentiment, j'ai « voué la plus grande estime... mais une sé- « paration se prépare, que je sois libre et « peut-être..... Plaidez, plaidez donc avec « éloquence, vous avez deux causes à ga- « gner. » « AMÉLIE.

P. S. « Voyez comme je suis confiante, j'i- « rai demain moi-même vous porter à quatre « heures les renseignements que vous m'avez « demandés. »

LÉONARD.

Hu! la biche!

FLORESTAN.

Allons, allons, il est trop tard pour réfléchir...

CATHERINE.

Eh! plus douchement que cha donc!
(*Léonard et Catherine paraissent au fond, traînant un tonneau.*)

FLORESTAN.

Oh! quelle idée! oui, deux heures me restent encore; une petite collation, du Champagne, ce sera charmant.

(1 Pour les théâtres de la province, dans les villes où ce décor serait trop difficile à établ r, on pourrait séparer le théâtre par le milieu, de bas en haut, et l'on prendrait à droite du spectateur la chambre du comte, et à gauche la boutique.

LÉONARD.

Là, repose-toi, la biche.

FLORESTAN.

Ne perdons pas une minute. (*Il sort.*)

LÉONARD ET CATHERINE.

AIR : *de la dot d'Auvergne.*

Chest un terrible métier,
Que de traîner la chrette,
Mais pas d'fatigu' que la r'chette
Ne puisse faire oublier.
A l'eau (*bis.*)
Et notre fortune est faite.
A l'eau (*bis.*)
V'là l'porteur et son tonneau

LÉONARD.

Modèle des Auverguats.

CATHERINE.

Modèle des charbonnières,
Je ne fais pas de manières.

LÉONARD.

Je ne fais pas les beaux bras,
Je trim' des journées entières.

CATHERINE.

Et l'choir t'en es pas plus las?

ENSEMBLE.

Chest un terrible métier,

CATHERINE.

Quoique cha, il est temps de dételer.

LÉONARD.

Plains-toi donc, femme, tu es comme les belles dames du faubourg Saint-Germain... sitôt après notre mariage, je t'ai donné une voiture.

CATHERINE.

Oui, mais les belles dames se carrent dans leurs beaux équipages, taudiche qu'il faut que je traine le mien.

LÉONARD.

Hein! quand je pense qu'avant toi j'étais obligé d'avoir un cheval... une femme, mais chest toute une économie, et chi notre double commerce d'eau et de charbon, il continue à prochepérer, vois-tu, je parie qu'avant chinq ans d'ici, nous aurons...

CATHERINE.

Oh! nous aurons plus que cha.

LÉONARD.

Tu crois?..

CATHERINE.

Tiens, je gage que ça ira au moins à ..

LÉONARD.

Tant que cha... fichtre! mais alors il faudra chouaiter le bonjour aux Parisiens.

CATHERINE.

Pardine, la pelotte une fois faite... et pour l'augmenter, c'est tout d'même pas une mauvaise idée que j'ai eue de louer en garni ces deux petites chambres au-dessus qui ne nous servaient à rien.

LÉONARD.

A rien? et les enfants, où que tu les mettras?

CATHERINE.

Où qui chont donc, les enfants?

LÉONARD.

Nous sommes mariés depuis six semaines et elle demande où qui chont?

CATHERINE.

Qu'tes bête, va!.. quand il viendra de ces locataires là, on donnera congé aux autres.

LÉONARD.

Et le cousin Marmitte que nous attendons d'un jour à l'autre... s'il arrivait, ous qu'on le coucherait?

CATHERINE.

Là, sur les fagots...

LÉONARD.

Plus que ça d'édredon, excusez!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORESTAN, *dans la boutique.*

FLORESTAN.

Pardon, mes amis, je m'absente un moment si une dame venait me demander...

CATHERINE.

Une dame!

FLORESTAN.

Oui, j'attends une visite. .

LÉONARD.

Eh bien! chi elle venait vous demander?

FLORESTAN.

Je serai de retour avant qu'elle n'arrive; mais enfin, si par hasard elle me précédait, vous la feriez toujours monter, j'ai laissé la clef à la porte.

LÉONARD.

Ca suffit, monchia.

SCENE III.

LÉONARD, CATHERINE.

LÉONARD.

A-t-on jamais vu ce mirliflor, avec ses gants demi-chel, et cha moustacha retroussée en chat en colère... qu'est-ce que chest donc que chette dame qu'il attend?

CATHERINE.

Ma foi, je ne chais pas!..

LÉONARD.

Chest que je n'aime pas les allures, chi qui fait que je me méfie de tous les muscadins en général, et de celui-là en particulier.

CATHERINE.

Ne vas-tu pas être jaloux !

LÉONARD.

Jaloux ! Écoute, Catherine, tu es un beau brin de fille, une chuperbe femme, une magnifique épouse autour de laquelle il serait assez agréable de tourner : moi, je suis un brave homme, tout rond, tout confiant, qu'il serait peut-être assez facile de mettre dedans.. mais jaloux, ah bien oui, et le motif, (*montrant son poing.*) le voici !

CATHERINE.

Cha, un motif!

LÉONARD.

Et de poids... du coup, j'amène huit cents et je tue un bœuf...

CATHERINE.

Qu'est-che que cha prouve ?

LÉONARD.

Cha prouve que si jamais tu avais un amant, vois-tu, je le tuerais et toi ensuite .. non, toi d'abord, parche qu'une honnête femme elle doit chavoir che faire respecter... eh bien! quéque t'as? est-che que tu as un amant, toi? est-che que tu n'es pas une honnête femme, toi?.. est-che que tu ne m'aimes pas, toi?.. allons, renfonce ches larmes, viens m'embrasser... et en attendant que je trempe une soupe au premier particulier suspect..... trempe la mienne .. v'là qu'il est l'heure; et comme il ne faut pas che faire mettre à l'amende, je vais conduire à la mairie, le tonneau à incendie; à mon retour, nous chouperons.

SCENE IV.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

Bonjour, voisin.

LÉONARD.

Bonjour, voisine, qu'est-che qu'y vous faut?

MADAME PÉRUCHELLE.

Un quart de charbon.

LÉONARD.

Vous avez donc de la cuisine à faire, voisine?

MADAME PÉRUCHELLE.

Non, j'ai des idées noires, je veux m'asphyxier.

LÉONARD ET CATHERINE.

Hein ! vous asphychier ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Oui, j'ai des peines de cœur, et puis j'ai mangé mon fonds... si bien qu'après avoir mené l'existence la plus folichonne dans tous les quartiers de la capitale, j'en suis réduite à cette fin tragique dans le 12ᵉ arrondissement... tâchez qu'il n'y ait pas de fumerons.

CATHERINE.

Dis donc, tu ne devrais peut-être pas lui donner...

LÉONARD.

Ah bah! y n'faut pas contrarier la pratique... et puis ch'est trois chous... voilà, bourgeoise.

MADAME PÉRUCHELLE.

Merci! je mettrai ça sur mon testament. (*Elle sort.*)

LÉONARD.

Si j'avais su, je l'aurais empêchée de s'asphyxier... au revoir, la biche, et surtout, je te le recommande encore, excepté le cousin Marmitte qui peut venir d'un instant à l'autre, que je ne rencontre aucun freluquet rôdant autour de toi, ou je vous assomme de compagnie.

CATHERINE.

Oh! le vilain jaloux, ou, ou, ou.

LÉONARD.

Qu'tes bête, va, de te tourmenter ainsi pour un simple avertissement. (*Il sort.*)

CATHERINE.

C'est qu'il le ferait comme il le dit, tout de même : heureusement, personne ne pense à moi.

SCÈNE V.

CATHERINE, ROCHONNET, NINI.

ROCHONNET.

Non, mademoiselle, non, je n'irai pas plus loin, que diable, je n'ai pas les jambes du juif errant.

NINI.

Voulez-vous donc abandonner votre neveu au nouveau danger qu'il court ?..

ROCHONNET.

Qu'il coure tout ce qu'il voudra, moi, je suis las de courir.

CATHERINE.

Ah, cha!, mais qu'est-che qu'ils veulent, cheux-là ?

ROCHONNET.

D'ailleurs, ce jeune homme que vous m'avez fait suivre, n'est pas mon neveu ; que voulez-vous qu'il vienne faire dans le faubourg Saint-Marceau.

NINI.

Oh ! je ne me suis pas trompée !

ROCHONNET.

Tenez, Nini, je suis d'un pays de mules... certainement ces quadrupèdes ont quelque persévérance dans les idées... mais auprès de vous...

CATHERINE.

Dites donc, monsieur et mademoiselle, vous

êtes là à jaser... qu'est-che qu'il vous faut ? du bois, du charbon, de la braise?

ROCHONNET.

Non, un renseignement !

CATHERINE.

Nons ne tenons pas de cha.

ROCHONNET.

Qui est-che qui lui parle de tenir des chats ?

NINI.

Pardon, madame, nous sommes à la recherche d'un parent, d'un ami.

ROCHONNET.

M. Florestan !

CATHERINE.

Notre nouveau locataire.

NINI.

Vous voyez bien !

CATHERINE.

Tiens, tiens, cheriez-vous, par basard, cette dame qu'il attend ? c'est qu'il a dit que la clé serait snr la porte.

NINI.

Non, madame, non.

ROCHONNET.

Mou neven soupirer au faubourg Saint-Marceau, ce n'est pas possible...

NINI.

Aussi ne s'agit-il pas de quelque habitante de ce quartier, mais d'nne grande dame du faubourg Saint-Germain.

ROCHONNET.

Ah! bah ! c'est drôle !..

NINI.

D'une grande dame qui a un mari.

ROCHONNET.

C'est moins drôle !..

NINI.

Et un mari qui, une fois bien sûr de son malheur, ne reculerait pas devant la vengeance la plus prompte et la plus exemplaire...

ROCHONNET.

Heureusement ces maris sont toujours les derniers à apprendre...

NINI.

Pas celni-là... et tenez, voyez-vons, au bout de la rue, cet homme qui se promène enveloppé dans un grand manteau...

ROCHONNET.

Ah ! mon Dieu ! mais il a l'air d'examiner cette maison, ses yeux ne quittent pas l'entresol...

NINI.

Cet homme, c'est le comte de Mauléon, le mari trompé !.. Claire, une de mes amies, cette élégante de la rue de Breda, pour se venger de M. Florestan, a tout appris au comte, et c'est par elle que j'ai su qu'il devait aujourd'hui surprendre sa femme dans un tête à tête au faubourg Saint-Marceau.

ROCHONNET.

Ainsi, allons-nous en.

NINI.

Pas avant de l'avoir sauvé. Vous dites que M. Florestan n'est pas chez lui ?

CATHERINE.

Non, mademoiselle, mais sa clé est sur la porte, on entre par l'allée à droite, et si vous avez quelque chose à lui dire...

NINI.

Ah ! quelle idée !.. restez à m'attendre ici, M Rochonnet, je reviendrai bientôt.

ROCHONNET.

Nini, quel est votre projet ? que voulez-vous faire ?

NINI.

Vous le saurez, restez là. (*elle sort*)..

ROCHONNET.

Mais Nini... quelle drôle de petite fille ! et ce Florestan, aller s'éprendre d'une grande dame...

CATHERINE.

Ah ! pour cha, c'hest une mauvaise affaire.

ROCHONNET.

N'est-ce pas, charbonnière?... comme si la bonne bourgeoisie ou le petit peuple n'offrait pas les mêmes victoires sans les mêmes dangers...

CATHERINE.

Monchia, est-che que vous allez rester bien longtemps ici ?

ROCHONNET.

Qne vous importe, charbonnière...

CATHERINE.

Oh ! à moi, rien... c'est qu'il est tard, et si mon mari vous tronvait chez nous...

ROCHONNET.

Eh bien ?

CATHERINE.

C'est qu'il assomme un bœuf, mon mari.

ROCHONNET.

Votre mari assomme un bœnf, qu'est-ce que ça me fait ?

CATHERINE.

C'est qu'il vous assommerait itou...

ROCHONNET.

Diable !

NINI, *dans la chambre de Florestan.*

Cette clé... oui, m'y voilà.

ROCHONNET.

Il est donc jaloux ?

CATHERINE.

Comme un tigre !

NINI.

De l'encre, du papier, dépêchons-nous. (*elle se met à table et écrit*).

ROCHONNET.

Ah ! ah ! il est jaloux, le charbonnier... et pourquoi ?..

CATHERINE.

Parche qu'il dit comme cha que que je suis une belle femme, une magnifique épouse.

ROCHONNET.

Ah ! il dit ça.

CATHERINE.

Ah! mouchia ne peut pas appréchia, parce que l'on vit dans la poussière, dans le charbon... mais le dimanche, quand je suis débarbonilla, frisa pomponna... ah! dam! y faut voir...

ROCHONNET.

Elle est amusante, la charabiate.

NINI.

Là, ces quelques mots sur ce meuble...

ROCHONNET.

Est-ce que vraiment elle aurait des beautés...

NINI.

Et maintenant, allons attendre la comtesse, et tâchons de la prévenir à temps. (*elle sort*).

SCENE VI.

ROCHONNET, CATHERINE.

CATHERINE.

Comme il me regarde, ce mouchia.

ROCHONNET.

Hé! hé! un nez à la roxelane... charbonnière, essuyez un peu le nez... des yeux fendus en amande, des dents d'ivoires, de petites fossettes... charbonnière, essuyez-moi tout ça.

CATHERINE.

Oh! non, mouchia, ce n'est pas dimanche...

ROCHONNET.

Allons donc, grosse sainte Marceaute...

CATHERINE.

Fichtra! et mon mari, qu'est-che qu'il dirait s'il ne voyait plus mon noir?...

ROCHONNET.

Dam! vous lui direz qu'il vous est arrivé un malheur... que vous vous êtes débarbouillée...

CATHERINE.

Mais qu'est-che qu'cha peut vous faire que je sois noire ou blanche?..

ROCHONNET.

C'est qu'il faut que je t'embrasse?..

CHATHERINE.

M'embrassa!.. ne vous en avisa pas, au moins...

ROCHONNET.

Ah! tu n'es pas une grande dame, toi...

CATHERINE.

Au nom du ciel, finissa! chi Léonard...

ROCHONNET, *l'embrassant.*

Ton mari, je m'en moque!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, *voyant Rochonnet embrasser sa femme.*

Ah!

CATHERINE.

Ciel!

ROCHONNET.

Le mari!

CATHERINE, *bas.*

Dites que vous êtes Marmite.

ROCHONNET.

Que je suis une Marmite!

LÉONARD.

J'ai promis de t'assommer, tiens! (*Il lui donne un renfoncement.*)

ROCHONNET, *parlant dans son chapeau.*

Marmite! Marmite! Marmite!

LÉONARD.

Hein! que dit-il?

ROCHONNET.

Marmite! Marmite! Marmite!

CATHERINE.

C'est le cousin.

LÉONARD.

Ton cousin, mon cousin!

ROCHONNET, *se débarrassant de son chapeau.*

Leur cousin!

CATHERINE.

Eh! mon Dieu, oui! le cousin dont nous parlions che matin et qui m'embraschait quand tu es rentré; entre cousin et cousine, c'est permis, je crois.

LÉONARD, *à Rochonnet, lui serrant la main avec force.*

Pardon, cousin, croyez que je suis bien fâché...

ROCHONNET, *à part.*

Et moi donc!

LÉONARD.

Comment, che gros Marmite-là, ch'est le cousin?..

ROCHONNET, *parlant charabia.*

Eh! oui, c'hest moi, che gros Marmite-là!

LÉONARD.

Ah! fichtra! que je suis bien aise, tu vas nous donner des nouvelles du pays...

CATHERINE, *à part.*

Ah! pékaïe!

ROCHONNET.

Des nouvelles du pays.

LÉONARD.

Chans doute! et d'abord, comment se porte le père Ramonéchi?..

ROCHONNET, *à part.*

Ce doit être un de ses amis (*haut.*). Mais, Dieu soit loué! le père Ramonéchi se porte à merveille!..

CATHERINE.

Oh ! la, la !

LÉONARD.

Comment, che vieux gredin-là, il n'est pas encore mort... un chélérat qui a acheté tout le bien de mon oncle en viager... ah ! fichtra ! tu mens... (*lui montrant le poing.*) et les menteurs, vois-tu... cousin...

ROCHONNET.

Ah ! si vous demandez des renseignements à coups de poings... quand j'ai dit qu'il se portait à merveille... il a un catarre...

LÉONARD.

Bon, cha !..

ROCHONNET.

Et puis, sa vue baisse...

LÉONARD.

Hein ? lui !.. il est aveugle depuis dix ans...

ROCHONNET ; *à part.*

Satané Ramonéchi, va... (*haut.*) Quand je dis que sa vue baisse... je veux dire qu'il baisse à vue...

LÉONARD.

Bon cha ! et la petite Marmotina, comment est-che qu'il a tourna ?

ROCHONNET.

Marmotina ?.. (*à part.*) J'ai bien envie de m'en alla.

LÉONARD.

Voyons, est-che que tu ne connais pas Marmotina ?..

ROCHONNET.

Si fait, si fait, je ne connais que cha.

LÉONARD.

Tu la connais ?..

ROCHONNET.

Yes ! Allons, voilà que je parle anglais.

LÉONARD.

Comment est-che qu'elle a tourna, fichtra !

ROCHONNET.

Oh ! la petite Marmotina a bien mal tourna !...

LÉONARD.

Elle a mal tourna ?..

ROCHONNET.

Ya !

LÉONARD.

Ma choeur !

ROCHONNET.

Sa sœur !

LÉONARD.

Mal tourna !..

ROCHONNET.

Très mal tourna son rouet... à Pâques dernier, elle n'avait encore filé que dix-huit écheveaux... mais du reste, une candeur, une vertu, une innocence...

LÉONARD.

A la bonne heure, bon cha !..

ROCHONNET.

Il me fait suer avec sa famille...

LÉONARD.

Et le vieux Camusot, et la tante Crépin, et la cousine Vert-de-Gris ?..

ROCHONNET.

Je vais m'évanouir !

CATHERINE.

Allons, Léonard, le cousin, il arrive, laisse-le donc respirer.

ROCHONNET.

Excellente idée, cousine...

LÉONARD.

Ah ! que tu es faible, Catherine... eh bien ! réchepire cousin, repose-toi, cousin... et va fendre du bois...

ROCHONNET.

Hein ?

LÉONARD.

Il n'y a rien qui repose comme de fendre du bois.

ROCHONNET, *à part.*

Non, j'ai envie de me révolter (*haut.*). J'y vais, cousin...

CATHERINE.

C'hest cha ! et puis après ?..

ROCHONNET.

Après ?

LÉONARD.

Après, il mesurera du charbon.

AIR :

Quand on est Auvergnat,
Faut pas être si délicat,
Ce n'est pas pour dormir
Que de Saint-Flour, on t'a fait venir.

TOUS.

Quand on est Auvergnat,
Faut pas être si délicat,
Ce n'est pas pour dormir
Que de Saint-Flour, on { L'a / M'a } fait venir.

ROCHONNET.

Fendre du bois, c'est un métier très rude,

LÉONARD.

Y faut seulement en avoir l'habitude.
Marche à ma voix.

ROCHONNET.

Obéissons, car si le bois
N'est pas fendu
Par lui, je serai pourfendu.

REPRISE ENSEMBLE.

Quand on est Auvergnat, etc.

SCÈNE VIII.

LÉONARD, CATHERINE, *dans la boutique*, PUIS FLORESTAN, *chez lui.*

LÉONARD.

Quelle chatanée emplâtre, que le cousin !

et dire que j'ai été jaloux de cha... allons, à table, femme.

CATHERINE, *à part.*

Pauvre Mouchia.

LÉONARD, *à table.*

Oh! la bonne choupe! la bonne choupe!

FLORESTAN, *dans la chambre du haut.*

Lorsque le Champagne
Fuit en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le timpan?

LÉONARD.

Fichtra! mais tu ne manges pas, femme!

FLORESTAN.

Vite, mettons les couverts! (*Il met la table en chantant.*)

LÉONARD.

Tu m'en veux pour ma jalousie; mais du moment que c'hest le cousin... ah! si cha n'était pas le cousin; mais ch'est le cousin...

SCENE IX.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

Bonjour, voisin!

LÉONARD.

Comment, encore vous?

MADAME PÉRUCHELLE.

Encore, c'est un mot de reproche!

LÉONARD.

Vous n'êtes donc pas morte?

MADAME PÉRUCHELLE.

Le charbon m'a manqué.

LÉONARD.

Comment, un quart n'a pas suffi?..

MADAME PÉRUCHELLE.

J'ai fait cuire des côtelettes... un autre quart, s'il vous plaît?

LÉONARD.

Dans l'instant!.. mais c'est le dernier, je vous en avertis... (*appelant.*) Marmite!

MADAME PÉRUCHELLE.

Hein? vous dites?..

LÉONARD.

Marmite! c'est un cousin de ma femme.

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah! vous avez un cousin, Marmite...

LÉONARD.

Marmite!..

ROCHONNET.

Voilà!

LÉONARD.

Apporte un quart de charbon.

ROCHONNET.

Voilà!

FLORESTAN.

Là, voilà mon petit couvert préparé... madame la comtesse peut venir quand elle voudra...

SCENE X.

LES MÊMES, ROCHONNET, *tout noir.*

ROCHONNET.

Ah! la vilaine besogne. la vilaine besogne.. qu'est-ce qui a demandé?..

MADAME PÉRUCHELLE, *le reconnaissant*

Dieu!

ROCHONNET.

La Péruchelle!

MADAME PÉRUCHELLE.

Ça Marmite!

FLORESTAN, *trouvant le billet de Nini.*

Que vois-je! un billet!...

MADAME PÉRUCHELLE.

Charbonnier, on vous abuse; cet homme est un séducteur.

ROCHONNET.

Fuyons!

FLORESTAN, *qui a lu.*

Ciel!

ENSEMBLE.

LÉONARD.

AIR : *Tot, tot, tot.*

Quoi! c'est un séducteur!
Un affreux ravisseur!
Quelle aventure!
Quelle injure!
Indigne séducteur,
Redoute ma fureur
Je saurai venger mon honneur.

LES DEUX FEMMES.

Oui, c'est un séducteur,
Un affreux ravisseur,
Quelle aventure!
Quelle injure!
Indigne séducteur,
Redoute sa fureur
Il saura venger son honneur.

ROCHONNET.

Ah! je tremble de peur,
Il peut faire un malheur,
Mon âme est pure
Je le jure,
Mais non, c'est une erreur,
Calmez votre fureur,
Je ne suis pas un séducteur.

FLORESTAN.

N'est-ce pas une erreur,
D'un ange protecteur,
Je le jure
C'est l'écriture;
Mais d'un époux vengeur,
Ah! maintenant j'ai peur,
Comment éviter un malheur.

FLORESTAN.
Que devenir, hélas!
LÉONARD.
Ne me retenez pas!
FLORESTAN.
Ce billet,
ROCHONNET.
Sauvons-nous!
LÉONARD.
Il mourra sous mes coups.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quoi? c'est un séducteur? etc.

(On poursuit Rochonnet qui se sauve en courant.)

SCENE XI.

FLORESTAN, *seul.*

Mais ce billet, qui peut l'avoir écrit... relisons encore... (*Lisant.*) « Tenez-vous sur vos « gardes, le comte est instruit, il vous guette.. « s'il est temps encore, prévenez la comtesse. » Oh! oui, pauvre femme, il le faut... et je vais... (*La comtesse paraît.*) Il n'est plus temps!

SCENE XII.

FLORESTAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.
Convenez, monsieur, que ma complaisance est grande...
FLORESTAN.
Ah! madame, si vous saviez quel affreux malheur!...
LA COMTESSE.
Un malheur quand j'arrive!
FLORESTAN.
Partez, partez, je vous en supplie!...
LA COMTESSE.
Vous me suppliez de partir...
FLORESTAN.
Ce billet, lisez!...
LA COMTESSE.
Grand Dieu!
FLORESTAN.
Ah! s'il en est temps encore...
LA COMTESSE.
Adieu! adieu!

SCENE XIII

LES MEMES, NINI.

NINI, *qui vient d'entrer.*
Restez, il est trop tard; le comte est sur mes pas...
FLORESTAN.
Le comte!
LA COMTESSE.
Je suis perdue!
FLORESTAN.
Là, là, dans ce cabinet; il me tuera avant d'y entrer... (*Nini et la comtesse entrent dans le cabinet.*)
FLORESTAN.
C'est lui!
LA COMTESSE, *dans le cabinet.*
Ah! mon sang se glace!
NINI.
Du courage, madame. (*On frappe.*)
FLORESTAN.
Allons, il le faut! (*Il ouvre.*)

SCENE XIV.

LES MEMES, LE COMTE.

LE COMTE.
Ah! ça, quel diable de quartier choisissez-vous donc, mon cher...
FLORESTAN.
M. le comte, ici!...
LE COMTE, *regardant le cabinet, à part.*
Elle est là! (*Haut.*) Une petite maison, c'est piquant, c'est original... Ah! ça, qu'est-ce que vous me disiez donc, que j'avais tort de plaider, que je manquais de preuves; mais j'ai d'excellentes nouvelles à vous donner... ma femme me trompe.
LA COMTESSE.
Il sait tout!
FLORESTAN.
M. le comte, vous outragez madame la comtesse.
LE COMTE.
Allons, n'allez-vous pas à présent, vous faire l'avocat de ma femme... vous comprenez bien mon cher qu'un mari ne dit pas de ces choses-là, sans être sûr de son fait... je suis venu vous trouver dans ce quartier dont je ne soupçonnais pas même l'existence, c'est afin que vous me prépariez quelque chose de vigoureux, de ronflant, une plaidoirie sur la fidélité conjugale. Hein! quel excellent thème!... une femme qui a juré amour, constance...
FLORESTAN.
Pardon, M. le comte, mais j'aurai l'honneur de passer chez vous demain dans la matinée, vous me ferez connaître les preuves que vous croyez avoir... mais ici, je vous avoue...
LE COMTE.
En effet, je n'avais pas vu... un souper, deux couverts, vous attendez quelqu'un.
FLORESTAN.
Oui, M. le comte!
LE COMTE.
Maladroit! je vous dérange... vous attendez une femme et c'est un mari... Ah! je suis impardonnable! Adieu! mon cher ami, adieu!...

NINI.

Il s'en va !

LE COMTE, *s'arrêtant au moment de sortir.*

Mais de par là sambleu ! je ne veux pas vous quitter que je n'aie visité votre appartement.

FLORESTAN.

M. le comte.

LE COMTE.

J'aime le mystère, j'adore les petites maisons..

NINI, *à la comtesse.*

Vite, madame la comtesse, votre châle, votre chapeau...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous faire ?

NINI.

Je vous en supplie !

FLORESTAN, *au comte qui se dirige vers le cabinet.*

M. le comte, vous n'entrerez pas là.

LE COMTE.

Bah ! c'est donc là le sanctuaire, le temple où se cache la divinité?...

FLORESTAN.

Tenez, M. le comte, trève d'ironie, je vous ai dit que j'attendais quelqu'un ; je vous dis à présent, que votre insistance me blesse, que vos soupçons que je devine m'outragent et que je veux être seul.

LE COMTE.

Et moi, qui ne suis pas un jurisconsulte, je réponds que si la femme doit suivre son mari partout, le mari peut entrer partout on se trouve sa femme : or, ma femme est là, et malgré vous j'entrerai...

FLORESTAN.

Pas tant que j'existerai !..

NINI, *paraissant à la porte du cabinet.*

Qu'y a t-il donc mon ami ?

FLORESTAN.

Ciel !

LE COMTE.

Que vois-je ?

LA COMTESSE.

Ah ! je me sens mourir !

NINI.

Comme tu fais du bruit, est-ce que tu es en colère ?

LE COMTE.

Ah ! monsieur, que d'excuses...

FLORESTAN.

Maintenant, monsieur, vous pouvez entrer..

NINI, *fermant la porte.*

Entrer dans notre chambre, songez donc au désordre...

LE COMTE.

Ne vous alarmez, pas madame, je me retire... Monsieur Florestan, je vous attendrai demain toute la journée, je sais que je vous dois une réparation...

FLORESTAN.

Je vous ai plaint monsieur, je vous pardonne.

LE COMTE.

Sans rancune alors... (*saluant Nini.*) (*A Florestan.*) Parole d'honneur elle est charmante. (*A part en sortant.*) Quelle école !..

SCENE XV.

LES MÊMES, *moins* LE COMTE, ROCHONNET, LEONARD, CATHERINE, MADAME PERUCHELLE.

LÉONARD.

Par ici, par ici !

CATHERINE.

Ah ! le pauvre cher homme, comment donc que c'est arrivé ?..

LÉONARD.

Il est tombé dans la cave du boulanger...

MADAME PÉRUCHELLE.

Juste dans le pétrin !

NINI.

Parti, parti !

FLORESTAN.

Sauvés, sauvés ! oh ! notre bon ange !

NINI.

Ne pensez pas à moi... là, madame la comtesse.

ROCHONNET, *couvert de farine.*

Au secours ! à la garde !

FLORESTAN.

O ciel ! évanoui !

MADAME PÉRUCHELLE.

Il se trouve mal !

NINI.

Du secours, du secours.

MADAME PÉRUCHELLE.

Au secours !..

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIEME ACTE.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le théâtre représente un riche salon ouvrant sur une galerie.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR, *dans la galerie.*

Entendez-vous la contredanse,
Déjà pour nous s'ouvre le bal,
Et des plaisirs et de la danse,
L'orchestre a donné le signal.

Les rideaux de la galerie se referment, la comtesse reste seule en scène.

SCENE II.

LA COMTESSE, *seule.*

En vérité ce qui m'arrive est bien étrange... Enchaînée par je ne sais quel caprice bizarre, je commets innocemment une faute qui pouvait me perdre, et dans l'ange protecteur que le ciel envoie à mon secours, je reconnais une parente envers laquelle j'ai des torts graves, une cousine que j'abandonnais à la servitude, à la misère, et qui, pour toute vengeance me sauve l'honneur.

AIR : *d'Aristippe.*

J'avais un nom, un titre de comtesse,
Et pauvre fille, elle qui n'avait rien,
Sacrifiant son unique richesse,
Pour mon honneur, elle exposa le sien:
C'est mon sauveur, c'est mon ange gardien.
Il m'eût resté, rang, fortune et noblesse,
Même en perdant cet honneur tant frondé,
Mais pour que rien ne manque à la comtesse,
Fille du peuple, elle n'a rien gardé.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE COMTE, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE, *en dehors.*

Un bal... encore un bal, mais c'est à n'y pas tenir, je ne veux pas de bal chez moi.

LA COMTESSE.

Mon mari, et moi qui ai oublié de l'inviter Ah! c'est moi.

LE COMTE, *entrant.*

Vous m'entendez, Joseph, je n'y suis que pour mon avocat, pour monsieur Florestan... qu'on éteigne les lampions, et qu'on fasse disparaître les fleurs, et qu'on renvoie les gendarmes...

JOSEPH.

Il suffit, monsieur le comte.

LA COMTESSE, *rappelant Joseph*

Joseph !

JOSEPH.

Madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Allons donc, Joseph, vous ne surveillez rien... deux ifs de plus, des fleurs partout, et deux municipaux de supplément.

LE COMTE

A merveille.

LA COMTESSE.

Vous m'avez entendue, allez...

JOSEPH.

Pardon, monsieur et madame, c'est qu'avec tout le respect que je vous dois, il est bien difficile de concilier..

LA COMTESSE.

Ah ! Joseph ! on étouffe ici, ouvrez cette fenêtre... (*Joseph ouvre la croisée.*) Là... bien.

LE COMTE.

Me braver ainsi c'est intolérable... madame, je suis forcé de vous dire que je ne comprends pas... brrr, l'air ce soir est glacial... Joseph...

JOSEPH.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Fermez cette fenêtre... (*Joseph exécute et sort.*) A la bonne heure.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'avais fait ouvrir cette croisée...

LE COMTE.

Et moi, je l'ai fait fermer, madame.

LA COMTESSE.

Mais quand elle est fermée, monsieur, on étouffe dans ce salon.

LE COMTE.

Mais quand elle est ouverte, on y gèle, madame.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire qu'il faut que je supporte la chaleur.

LE COMTE

Et moi, que j'endure le froid...

LA COMTESSE.

Parce que monsieur s'est glacé à la promenade.

LE COMTE.

Parce que madame s'est échauffé à la mazourcka.

LA COMTESSE.

Ne puis-je recevoir quelques amis en votre absence.

LE COMTE.

Non madame, non, l'absence du mari ne peut-être déclarée qu'au bout de quatre ans, chapitre 2 du code civil, et quand vous avez organisé ce bal sans mon autorisation, je n'étais absent que depuis le matin.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte fait son code.

LE COMTE.

Ecoutez donc, la perspective d'une séparation, si cela ne donnait pas de mémoire... ah! madame j'ai passé ma journée à l'audience quelles superbes plaidoiries... quand j'ai quitté le tribunal, monsieur le procureur du roi donnait ses conclusions.

LA COMTESSE.

Et vous n'êtes pas resté?

LE COMTE.

Non, l'émotion, la peur, la peur de ne pas être séparés... mais, pardon, je rentre chez moi...

LA COMTESSE.

Hein, vous dites...

LE COMTE.

Puisqu'il m'est impossible de m'opposer à vos folies, je vais passer dans ma chambre à coucher... puissé-je y trouver un peu de repos.

LA COMTESSE.

Mais non, monsieur, ce n'est pas du repos, c'est la bouillotte que vous y trouverez.

LE COMTE.

La bouillotte dans ma chambre, vous avez osé vous permettre....

LA COMTESSE.

D'ordinaire, vous rentrez si tard...

LE COMTE.

Très bien, madame, et je vais être obligé de vous demander l'hospitalité dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Ah! désolée de vous refuser, mais je ne puis vous offrir le plus modeste petit coin, je suis envahie, débordée... mais au bal une nuit est bientôt passée.

LE COMTE.

Allons donc un bal.. quand on plaide en séparation...

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, l'on plaide et l'on danse, l'un n'empêche pas l'autre...

LE COMTE.

Pardon, madame, outre ma légitime répugnance à assister à votre bal, on vient de me dire que je trouverais ici cette jeune fille que vous avez reçue contre ma volonté.

LA COMTESSE.

Et qui obtient ce soir un succès d'enthousiasme; tenez, monsieur, voyez-là dans le petit salon, c'est ma cousine que tous nos invités complimentent, c'est elle qu'ils entourent.

LE COMTE.

Pauvres dupes, s'ils savaient ce qu'ils encensent.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur, c'est indigne!

LE COMTE.

Indigne, oui, madame, ou tout au moins, fort peu honorable à vous de recevoir ici...

LA COMTESSE.

Je vous le répète, monsieur, cette jeune fille est ma parente.

LE COMTE.

Raison de plus.

LA COMTESSE.

Oh! je sais que vous m'avez toujours tenue éloignée de ma famille et voilà quel a été le résultat de ma condescendance. Une parente à moi, réduite à servir les autres, tandis que je me fesais servir dans le noble faubourg... une pauvre enfant de 18 ans livrée à tous les dangers qu'attirent la jeunesse et la beauté, et contre lesquels il a fallu que la Providence la protégeât... Ah! vous avez beau sourire, monsieur, elle a résisté j'en suis sûre, et eût-elle succombé, que ce serait encore vous qu'il faudrait en accuser

LE COMTE.

Vous allez voir que je serai responsable des escapades de M. Florestan

LA COMTESSE.

Encore.

LE COMTE.

Je vous dis qu'elle est sa maîtresse, sa maîtresse avouée, je l'ai surprise chez lui, et à moins qu'elle n'y allât en consultation.

LA COMTESSE.

Pas un mot de plus, je vous prie.

AIR : *époux imprudent, fils rebelle.*

Vous méprisez une pauvre grisette,
Dont le malheur était causé par vous,
Mais si c'était une riche coquette,
Converte d'or, de perles, de bijoux,
On vous verrait peut-être à ses genoux.
Oh! je comprends qu'on lui fasse un grand crime,
Du seul amour dont on l'accuse à tort,
Elle n'est pas assez infâme encor
Pour avoir droit à votre estime.

LE COMTE.

Madame! (*On entend une voiture.*)

LA COMTESSE.

Une voiture entre dans l'hôtel.

LE COMTE.

M. Florestan, sans doute.

LA COMTESSE.

Enfin!

LE COMTE.

Je suis d'une inquiétude .. au moins, avez-vous bien dit à votre avocat que j'étais bourru, quinteux, bizarre...

LA COMTESSE.

Un homme horrible, soyez tranquille. Mais vous, de votre côté, m'avez-vous faite bien coupable, bien coquette, bien perfide.

LE COMTE.

Une femme détestable... un monstre...

LA COMTESSE.

Oh! ce cher comte.

LE COMTE.

Cette chère comtesse.

LA COMTESSE.

Ah! nous allons donc savoir.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTAN.

UN DOMESTIQUE, *annoçant.*

M. Florestan.

LE COMTE.

Parlez, parlez vite, dois-je vous embrasser ou vous maudire.

LA COMTESSE.

Nous vous attendions avec une impatience.

FLORESTAN.

Pardon, c'est que je suis encore si ému, si troublé...

LE COMTE.

Eh! bien ?

LA COMTESSE.

Vous nous faites mourir.

FLORESTAN.

AIR : *de Marianne.*

Vous êtes séparés.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

FLORESTAN.

Séparés de corps et de biens,
Pour vous, j'ai plaidé comme un ange,
Et déployé tous mes moyens.
Le tribunal
Toujours moral
N'osait briser le lien conjugal,
Mais mon talent
Plus tard, ayant,
Fait sangloter jusques au président,
On vous sépare.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Quelle grâce?
Puisque vous n'êtes plus ici.

LE COMTE.

Vous, ma femme.

LA COMTESSE.

Vous mon mari.

ENSEMBLE.

Oh? que je vous embrasse.

LE COMTE, *embrassant la comtesse.*

Et de bien bon cœur !

LA COMTESSE, *même jeu.*

Jamais je n'ai été si heureuse.

LE COMTE.

Monsieur Florestan, croyez-bien que ma femme et moi, jamais nous n'oublierons... entre nous, c'est à la vie à la mort... chère amie, maintenant, liberté toute entière, amusez-vous bien à votre fête... moi, je vais au bal de l'Opéra (*à part.*), c'est-à-dire chez la divine Claire.

LA COMTESSE.

Mon ami, couvrez-vous, il ne faut pas prendre froid.

LE COMTE.

Et vous, pas d'imprudence, Amélie, ne vous fatiguez pas... ne dansez pas trop...

LE COMTE.

Adieu, adieu, bien du plaisir.

LA COMTESSE.

Et vous aussi, monsieur le comte.

FLORESTAN.

Décidément, c'est une belle chose que la justice.

SCÈNE V.

FLORESTAN, LA COMTESSE.

FLORESTAN.

Il est parti... Eh bien! madame, j'ai tenu ma promesse!

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, vous êtes d'une importunité !

FLORESTAN.

Souvenez-vous des derniers mots de votre lettre : « Plaidez-bien, plaidez-bien, mon« sieur, vous avez deux causes à gagner. »

LA COMTESSE.

Parler d'amour dans les premiers moments d'un veuvage... ah! c'est d'une inconvenance!.. Je vous laisse, mais nous nous reverrons, nous danserons ensemble; je vous invite pour une mazourka.

FLORESTAN.

Je suis à vos ordres.

LA COMTESSE.

A bientôt.

FLORESTAN.

A bientôt.

SCÈNE VI.

FLORESTAN, *seul.*

Allons, mes affaires sont en bon chemin... Et tôt ou tard, je dois être heureux... tous

les jours, dans le monde, on oublie les promesses faites à un amant ; mais les espérances données à un avocat... et à un avocat qui vous débarrasse d'un mari, c'est sacré, c'est inviolable. Pauvre comte! je n'oublierai jamais la peur qu'il m'avait faite... ah! ma foi! ce jour-là, sans Nini... pauvre enfant! comme elle s'est dévouée, et je n'ai pu encore lui en témoigner toute ma reconnaissance... mais je la reverrai .. Je ne sais pourquoi, mais depuis notre rencontre dans le quartier Bréda, cette jeune fille à laquelle je n'avais jamais fait attention... (*Ici l'on entend du bruit dans le salon du fond.*) Ah! mon Dieu! on dirait que le bal entier reflue de cecôté, et, au milieu de cet océan de toilettes, quelle est cette femme que l'on semble entourer de soins, fatiguer d'hommages... la reine du bal, sans doute... Ciel!.. se peut-il? Nini!

SCENE VII.

FLORESTAN, NINI, *arrivant entourée des invités des deux sexes.*

CHŒUR.

AIR : *de M. Doche.* (dans Satan.)

Au bal, modeste autant que sage,
Elle double notre plaisir,
C'est une rose de village
Que nous voyons s'épanouir!...

NINI.

Et madame la comtesse qui m'abandonne seule au milieu de cette fête, étourdie de ce concert de louange, je n'ose lever les yeux, car, dans ce salon, je ne connais personne.

FLORESTAN.

Personne... et moi, mademoiselle, ne suis-je donc plus un ami.

NINI.

Monsieur Florestan.

FLORESTAN.

Oui, Nini, Florestan, votre ancien voisin, et qui est bienheureux de vous rencontrer, pour vous remercier encore du service que vous lui avez rendu.

NINI.

Un service... ah! oui! je l'avais presque oublié.

FLORESTAN.

Comme tout le bien que vous faites... mais il paraît qu'une autre personne s'en est souvenue, et votre présence dans ce salon...

NINI.

Oui, à la suite de la périlleuse entrevue où vous avez eu à trembler, vous, pour vos jours, et madame la comtesse pour sa réputation, elle a eu la bonté de se rappeler que j'étais sa parente, et, bon gré mal gré, il m'a fallu troquer ma mansarde contre une chambre magnifique, ma robe d'alépine contre les dentelles et le satin, et mon petit bonnet de grisette contre ce diadème de fleurs.

FLORESTAN.

Ah! si vous saviez combien cette métamorphose vous rend séduisante...

NINI.

Moi, Nini?

FLORESTAN.

Vous êtes jolie à ravir!

NINI, *se retournant et cherchant si les compliments de Florestan ne s'adressent pas à une autre.*

Moi, Nini?

FLORESTAN.

Vous-même, et je ne comprends pas...

NINI, *ingénuement.*

Ah! je suis donc bien changée!

FLORESTAN.

Et pourquoi?

NINI.

Parce que c'est aujourd'hui la première fois que vous me trouvez jolie.

FLORESTAN.

Quelle erreur!

NINI.

Non, monsieur, non, j'ai bonne mémoire... au quartier latin, vous rappelez-vous quand je vous mettais vos papillottes...

FLORESTAN.

Eh bien?

NINI.

Eh bien monsieur, vous ne regardiez que mademoiselle Indiana... plus tard ce fut mademoiselle Claire... ensuite une autre personne que je ne nommerai pas...

FLORESTAN.

Eh bien! Nini, si je m'étais abusé sur mes propres sentiments, si repentant d'avoir été chercher si loin un bonheur que j'avais sous la main, j'offrais à la seule personne que j'aie véritablement aimée, ce cœur qui n'eût dû jamais battre que pour elle, pensez-vous qu'elle fût assez bonne pour me pardonner, pour m'aimer un peu.

NINI.

Mais pour me prononcer, cette personne, il faudrait au moins la connaître.

FLORESTAN, *la conduisant devant une glace.*

Je vais vous la montrer... tenez, la voilà.

NINI.

Moi... ah! monsieur Florestan, je ne puis vous croire...

AIR : *sans être aimé et mourir.*

C'est à ma toilette
C'est à mon aigrette,
Que votre conquête,
Est due en ce jour,
Nini la grisette

Pour vous n'est pas faite,
Et Nini rejette,
Ce nouvel amour.

FLORESTAN.

Ah ! sur votre tête embellie
Comme ces fleurs font bon effet.
J'en suis fou ?

NINI.

C'est une folie
Qui bien vite se guérirait,
Si je r'mettais mon p'tit bonnet.

FLORESTAN.

Sans cette toilette,
Et sans cette aigrette,
Vous êtes bien laite
Pour plaire en ce jour.
Nini moins coquette,
Et toute simplette,
Nini la grisette,
Aurait mon amour.

NINI.

C'est à ma toilette, etc.

FLORESTAN.

Tous ces attraits qu'ici j'admire,

NINI.

Sont l'œuvre d'habiles marchands.

FLORESTAN.

Auprès de vous l'amour m'inspire,
Et le feu qu'en moi je ressens.

NINI.

Est celui de mes diamants.

FLORESTAN.

Sans cette toilette, etc.

NINI.

C'est à ma toilette, etc.

FLORESTAN.

Nini, pardonnez-moi, j'étais aveugle, j'étais fou, (*se jetant à ses pieds*) mais, croyez-moi, je vous aime comme je n'ai jamais aimé.

SCENE VIII.

Les mêmes, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

NINI ET FLORESTAN, *se quittant vivement.*

La comtesse !

LA COMTESSE.

Restez, je vous prie... eh bien, vous voilà muets, interdits, vous ne m'attendiez pas...

NINI.

Madame...

LA COMTESSE.

C'est singulier, je croyais la scène arrangée entre vous, et je pensais que ne sachant comment m'initier à cette passion impromptue, vous aviez imaginé ce moyen... les avocats sont si ingénieux et les ingénues si adroites.

NINI, *avec fierté.*

Madame...

FLORESTAN.

Pour torturer ainsi cette enfant vous oubliez sans doute, madame, que c'est à son généreux dévouement que nous devons...

LA COMTESSE.

Ah ! c'est peut-être de cela que vous la remerciiez à genoux... Je suis bien ingrate alors de ne pas voir dans ce doux épanchement une nouvelle preuve de votre amour pour moi.

FLORESTAN.

Raillez-moi, madame, vous en avez le droit; mais je suis le seul coupable ici, et vous ne sauriez rendre mademoiselle responsable.

LA COMTESSE.

Vraiment... tout à l'heure vous paraissiez si satisfait d'avoir gagné deux causes... et voilà déjà que vous en plaidez une troisième... prenez garde, mon cher avocat, tout votre talent pourrait ne pas y suffire.

NINI.

Ah ! madame je le vois, je ne suis venue dans cette maison que pour y jeter le trouble... j'en sortirai.

LA COMTESSE.

Faites-donc de la popularité, arrachez donc à la misère une petite fille faite pour végéter.. et puis croyez à la reconnaissance...

FLORESTAN.

Madame, je ne souffrirai pas que devant moi...

AIR : *de l'oncle rival.*

Ah ? c'en est trop, adieu, madame ;
L'outrage est sensible et direct,
Mais malgré ses torts, une femme
A toujours droit à mon respect.

LA COMTESSE, *avec ironie.*

Du respect, c'est charmant me faire tant de grâce...

NINI.

Adieu mes beaux atours...

LA COMTESSE.

Mais c'est trop de bontés ?..

NINI.

Ah ? je n'attendrai pas, que d'ici l'on me chasse ?...

FLORESTAN, *à la comtesse.*

Je souffre d'avoir pu vous déplaire...

LA COMTESSE.

Sortez ?..

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Malgré moi, le courroux m'enflamme,
Est-il outrage plus direct ?
Je ne savais pas, sur mon âme,
Avoir droit à votre respect.

NINI.

Vous le voulez, adieu, madame,
Mon dévouement même est suspect ;
Je n'ai pas mérité le blâme,
Et je m'éloigne avec respect.

FLORESTAN.

Ah ! c'en est trop, etc.

SCENE IX.

LA COMTESSE.

Cette petite fille que j'avais en la faiblesse de reconnaître pour ma parente... ce petit avocat sur qui j'avais daigné laisser tomber un regard... suis-je assez humiliée... tant d'impertinences, d'ingratitude, quelle leçon !... ah ! les hommes ! les hommes !

(Elle tombe anéantie dans un fauteuil.)

SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTE, *sans voir la comtesse.*

Ah ! les femmes, les femmes ! j'arrive de chez Claire... à cette heure j'espérais la trouver encore debout... et j'avais hâte de lui annoncer l'excellente nouvelle... je monte, je sonne, la femme-de-chambre m'ouvre d'un air embarrassé, j'entre, je pénètre jusqu'à la porte du boudoir... je frappe, et là, on me répond.. en russe,... il n'y a personne... c'était une seconde invasion. (*Il se laisse tomber dans un fauteuil.*)

LA COMTESSE.

Certainement M. le comte était bourru, volontaire, égoïste, mais jusque dans ses défauts même il avait des formes, du savoir-vivre... il sentait son homme comme il faut.

LE COMTE.

La comtesse était capricieuse, légère, coquette... mais jamais, au grand jamais, un cosaque ! Ah ! bien oui, elle avait trop d'esprit national !

LA COMTESSE.

Sans doute mon mari n'était pas un aigle, mais il avait au moins l'esprit de se taire... il s'était fait dans le monde politique, une réputation de silence...

LE COMTE.

Ma femme, je l'avoue, n'était peut-être pas remarquablement belle, mais elle avait une distinction dans les manières, une noblesse dans les traits.

LA COMTESSE.

Enfin puisqu'il y a jugement.

LE COMTE.

Après tout, puisque c'est une affaire terminée... allons nous coucher et ne troublons pas ses plaisirs.. (*Apercevant la comtesse au moment où il se lève.*) Que vois-je, madame la comtesse seule dans ce salon...

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vous, mon ami...

LE COMTE.

Ne croyez pas au moins que je rentre pour contrôler vos actions... non, ma chère amie, non, amusez-vous.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes donc ennuyé au bal de l'Opéra !..

LE COMTE.

Le bal de l'Opéra... Ah! oui on y fait quelquefois des rencontres...

LA COMTESSE.

Est-ce que vous en auriez fait une mauvaise, ce soir ?

LE COMTE.

Une détestable. (*A part.*) L'envoyé de Russie que j'aurais bien envoyé à tous... (*Haut.*) mais vous-même, madame, vous paraissez triste, contrariée, mais cependant après une séparation...

LA COMTESSE.

Une séparation judiciaire ne fait pas divorcer avec la migraine et j'ai ce soir un mal de tête... il fait ici une chaleur...

LE COMTE, *ouvrant la croisée.*

Que ne le disiez-vous...

LA COMTESSE.

Se peut-il ? vous qui avez si grande peur du froid...

LE COMTE.

J'aurais encore plus peur de vous voir souffrir.

LA COMTESSE.

Savez-vous, M. le comte, que vous êtes un homme charmant.

LE COMTE.

Après une séparation tous les maris font cet effet-là.

LA COMTESSE.

En est-il de même des femmes, M. le comte?

LE COMTE.

A quoi servirait à moi de vous le dire? Assez d'autres vous attendent pour vous le répéter... et là-bas, dans vos salons...

LA COMTESSE.

Pour cela, il faudrait y rentrer, et je n'y suis plus décidée...

LE COMTE.

Comment, vous qui aimiez tant le bal.

LA COMTESSE.

Ah! je l'aimais quand vous me le défendiez.

LE COMTE.

Juste comme moi, qui le défendais parce que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

AIR : d'*Yelva.*

Ah ! finissez, ou je vous trouve aimable,

LE COMTE.

Si c'est ainsi, je ne fuirai pas.
Car à mon tour je vous trouve adorable,

LA COMTESSE.

Y pensez vous, Monsieur, parlez plus bas.
Un jugement aujourd'hui nous sépare.

LE COMTE.

Quand sur notre seuil attristé,
L'amour revient... de peur qu'il ne s'égare,
Retenons-le par la communauté.

LA COMTESSE.

De l'amour... vous penseriez encore...

LE COMTE.

Je pense que voici bientôt trois heures du matin, que ma chambre est envahie par la bouillotte, et qu'avec la meilleure volonté de vous fuir...

Même air.

Voyez partout, on se foule, on se presse,
Non rien de libre, ici, j'ai beau chercher.

LA COMTESSE.

Dans tout l'hôtel il n'est plus qu'une pièce,
Mais cette pièce est ma chambre à coucher.

LE COMTE.

Que dites-vous? une chambre, rien qu'une,

LA COMTESSE.

Comte, pour vous, quelle fatalité!

LE COMTE.

Dites plutôt quelle bonne fortune
Si vous rentrez dans la communauté.

LA COMTESSE.

Eh! mais vraiment je crois que la bonne harmonie régnerait bientôt dans tous les ménages, si l'on connaissait en matière de rapprochement, l'influence des procès en séparation.

LE COMTE, *à part.*

Et des officiers russes.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ÉPILOGUE.

Même décor qu'au Prologue.

SCENE PREMIERE.

NINI, *en paysanne, comme au prologue.*

Ouf! quelle chaleur, j'ai marché si vite, j'ai tellement couru... enfin, m'en voilà dehors, et voilà bien longtemps que je n'aperçois seulement plus cette vilaine capitale... pauvre Nini, c'était bien la peine de quitter ton village... d'aller consulter la vieille bergère.

Comme il fait lourd... et là-bas ces gros nuages tout noirs... dépêchons-nous d'arriver, car si l'orage me surprenait... (*Elle fait quelques pas et s'arrête devant l'arbre*). Que vois-je cet arbre!... oui, c'est là qu'à mon départ... mon cœur, hélas! était si confiant, j'étais si novice, qu'en le voyant pour la première fois, je crus à la prédiction de la vieille bergère... lui aussi quittait son village... comme il était heureux! quel doux avenir il avait rêvé, et moi que j'avais de plaisir à l'entendre!

AIR: *chanté au prologue.*

Quand il parlait ici,
Je pensais comme lui
Si ce n'était qu'un rêve,
C'était un rêve heureux
Qui commençait à deux;
Et que seule j'achève.

(*Nuit peu-à-peu, le tonnerre se fait entendre.*)

L'orage, eh? quoi,
L'orage... est près de moi,
Cet arbre solitaire...
Comme autrefois,
Que n'entend-je sa voix
Se mêler au tonnerre.

FLORESTAN, *en dehors*

Mon oncle, avancez donc.

NINI.

Qu'entends je? lui, mais non,
Je me trompe sans doute,

ROCHONNET.

Doucement, s'il vous plaît,

NINI.

Et l'oncle Rochonnet.

ROCHONNET.

Ou je te laisse en route.

NINI.

Est-ce une erreur?
Est-ce un songe trompeur?
Est-ce un hasard, un piége?
Ici tous trois
Tous trois comme autrefois.

(*Se cachant dans l'arbre.*)

Que l'amour me protége.

SCENE II.

LES MÊMES, FLORESTAN, ROCHONNET.

ENSEMBLE.

FLORESTAN.

Mon oncle avancez donc,
Si ce voyage est long,
Par un semblable orage,
Marchons sans hésiter,

Faut-il nous arrêter
Au terme du voyage.

ROCHONNET.

Cela n'a pas de nom
Si le voyage est long,
Par un semblable orage,
Ici sans hésiter
Il faut nous arrêter
Au terme du voyage.

NINI.

Ecoutons, écoutons,
Peut-être nous pourrons,
En savoir davantage
L'amour doit m'écouter
Et les faire rester,
Ici malgré l'orage.

ROCHONNET.

Je ne fais plus un pas... va-t-en, abandonne ton malheureux oncle à l'horreur de son destin, je te pardonne ma mort, et je te laisse mon parapluie.

FLORESTAN.

Tenez, mon oncle, nous aurions mieux fait de prendre une voiture, nous arriverons dans un état affreux.

ROCHONNET.

Un état affreux, dis-tu; mais depuis que j'ai mis le pied dans la capitale, je n'ai pas été dans un antre état... moi, l'ancien coq du village, moi, la terreur des bergères, le Tircis de mon endroit, je me suis vu berné, carotté, ruiné, éreinté par toutes les beautés de cette infernale cité.

FLORESTAN.

Mon oncle, vous allez vous mouiller.

ROCHONNET.

Va te promener.

NINI.

Ce pauvre monsieur Rochonnet.

ROCHONNET.

Oh! la Péruchelle! la Péruchelle, fantôme impérissable, cauchemar incessant, farfadet cosmopolite, ombre de Rochonnet. Ne la vois-tu pas à mes côtés, sur mes pas, elle me suit, la voilà... tiens, regarde ses grands bras maigres, sa vilaine figure longue... son grand corps qui se dresse... ah! c'est affreux!

FLORESTAN.

Mon oncle, vous allez vous mouiller.

ROCHONNET.

Mais non, je m'égare, c'est une vision d'hier, j'ai perdu la Péruchelle dans le labyrinthe au jardin des plantes, oh! les femmes les femmes! Floresian, que penses-tu des femmes de Paris? (*Le jour revient peu-à-peu*).

FLORESTAN.

Ce que j'en pense, mon oncle.?.. je pense qu'elles sont charmantes, ravissantes, pleines de grâces et d'esprit, qu'il faut les adorer toutes parce que toutes sont adorables, mais qu'il ne faut en aimer aucune, parceque toutes sont fausses, cruelles et perfides...

ROCHONNET.

Cruelles, perfides, mais dis donc scélérates; on n'a pas encore inventé ce mot pour qualifier les femmes de Paris, ce sont des panthères, des tigresses, des lionnes! Lionnes, on a inventé ce mot-là; mais il n'exprime qu'une partie de leur férocité; jusqu'à Nini, cette sainte-n'y-touche de Nini.!.

FLORESTAN.

Oh! n'en dites pas de mal, mon oncle .... à mon entrée dans la capitale, quand je descendis du coupé de la diligence, la première femme qui s'offrit à ma vue, ce fut Nini : elle était sur l'impériale, et je lui donnai la main pour descendre... appelés tous les deux au quartier latin : elle chez une couturière, chez madame Péruchelle.

ROCHONNET.

Ne prononce pas ce nom ou rends-moi mon parapluie. (*Il arrache le parapluie des mains de Florestan.*)

FLORESTAN.

Moi, pour terminer mon droit; le hasard nous réunit encore sur le même carré, dans la même maison; depuis s'attachant à mes pas comme une providence invisible, comme un ange gardien, je l'ai rencontrée sans cesse et partout, au quartier latin, vous forçant à payer mes dettes : à la chaussée d'Antin, m'arrachant à des séductions perfides... au faubourh Saint-Marceau, se dévouant pour moi, sacrifiant son honneur à l'honneur d'une rivale : enfin je la revis une dernière fois au faubourg Saint-Germain, et ce fut là que mes yeux s'ouvrirent tout-à-fait; aveuglé jusqu'alors, je n'avais rien vu, rien compris.

AIR : *de votre bonté généreuse* (Fanchon.)

Ce fut vraiment, une surprise étrange
J'avais aimé mainte femme à Paris,
Mais un moment j'ai pu croire qu'un ange,
Avait pour moi quitté le paradis.
Il me suivait pas à pas sur la route,
Accompagnant chaque pas d'un bienfait,
Mais vers le ciel il remonta sans doute
Quand il a vu qu'on le reconnaissait.

NINI, *à part.*

Tiens! mais c'est très gentil, ce qu'il dit là.

ROCHONNET.

Mon neveu, vous me permettrez de ne pas partager votre enthousiasme... votre ange s'est conduit avec moi comme un démon, et, sauf la Péruchelle, je ne connais pas d'esprit plus malin, de créature plus malfaisante.

NINI, *à part.*

Voilà ce que c'est que d'écouter aux portes.

FLORESTAN.

Tenez, mon oncle, le temps s'éclaircit, l'orage est passé, fermez votre parapluie, et ne disputons plus sur le mérite des femmes... J'ai promis de vous accompagner jusqu'à Saint-Remi, nous y serons dans un quart-d'heure, et dès ce soir, je retourne à Paris ; je veux la retrouver, me jeter à ses genoux, lui demander grâce, et que, désarmée par mon repentir, elle me dise enfin ce mot qui, pour moi, n'aurait plus aucun prix dans la bouche d'une autre femme : Florestan, je taime.

NINI, *dans l'arbre.*

Je t'aime.

FLORESTAN.

Hein?

ROCHONNET.

Quoi ?

FLORESTAN.

Cette voix !..

ROCHONNET.

C'est l'écho.

FLORESTAN.

L'écho !

AIR : *dans les trois loges.*

Où se fait-il entendre,
Ici?

NINI.

Ici.

FLORESTAN.

C'est ta voix douce et tendre,
Nini.

NINI.

Nini.

FLORESTAN.

Oh ? tiens, encore le même
Discours.

NINI.

Discours,

FLORESTAN.

Dis-moi que Nini m'aime
Toujours.

NINI.

Toujours.

ROCHONNET.

Un instant,
Florestan,
Cet écho fait son éloge,
Mais permets qu'en ce jour
Je l'interroge
A mon tour.

ROCHONNET.

Écho qui me rappelle
Son, son,

NINI.

Son, son,

ROCHONNET.

Nini portera-t-elle,
Mon nom,

NINI.

Non, non !

ROCHONNET.

Mes traits sont-ils pour plaire
Trop laids ?

NINI.

Trop laids !

ROCHONNET.

Ne puis-je lui complaire
Jamais.

NINI.

Jamais.

ROCHONNET.

C'est fini ?

FLORESTAN, *près de l'arbre.*

A Nini
Mon cœur est resté fidèle
Il me dit qu'elle est là.

NINI, *paraissant.*

Oui, c'est elle
Et la voila.

FLORESTAN, *avec amour.*

Nini !

ROCHONNET, *surpris.*

Nini !

FLORESTAN.

Par quel prodige ?...

NINI.

Un prodige de l'amour : c'est la seconde fois que, placée-là dans cet arbre, j'écoute votre conversation...

FLORESTAN.

La seconde fois !

NINI.

Souvenez-vous du temps qu'il faisait à votre départ ; l'orage grondait comme tout-à-l'heure... je m'étais cachée dans le creux de cet arbre, et vous étiez venu vous abriter sous son feuillage... là, je vous entendis parler de vos projets, de vos espérances ; ainsi que vous, j'allais, pour la première fois, entrer dans cette grande capitale, je partageais vos rêves de fortune, et qui sait, peut-être aussi vos rêves d'amour ; car on m'avait prédit.

FLORESTAN.

On vous avait prédit ?

NINI.

Oui, une vieille bergère de village.

AIR : *mon Dieu, mon Dieu, pour un vieillard.*

Un jour, en me prenant la main,
Elle m'a tenu ce langage :
« Regarde bien sur ton chemin,
« Quand tu sortiras du village,
« Le premier homme qui passera
« Est celui qui t'épousera. »
Le premier vous avez paru
A mon mari, j'ai voulu plaire,
Ah ? pardonnez-moi d'avoir cru
Au mensonge de la bergère.

FLORESTAN.

Un mensonge, que dites-vous ?